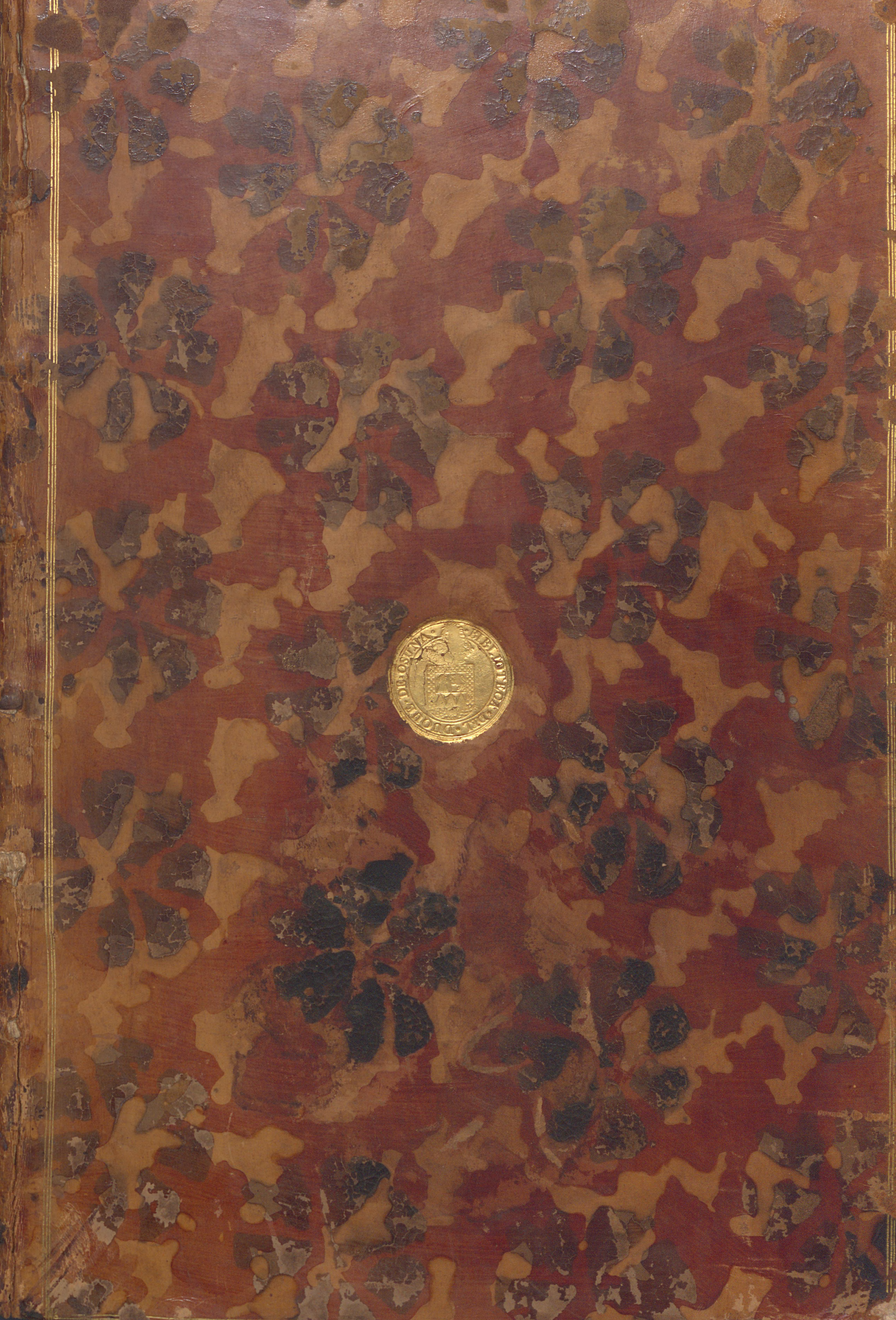

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA

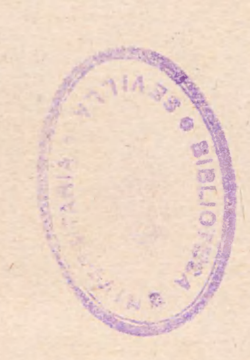


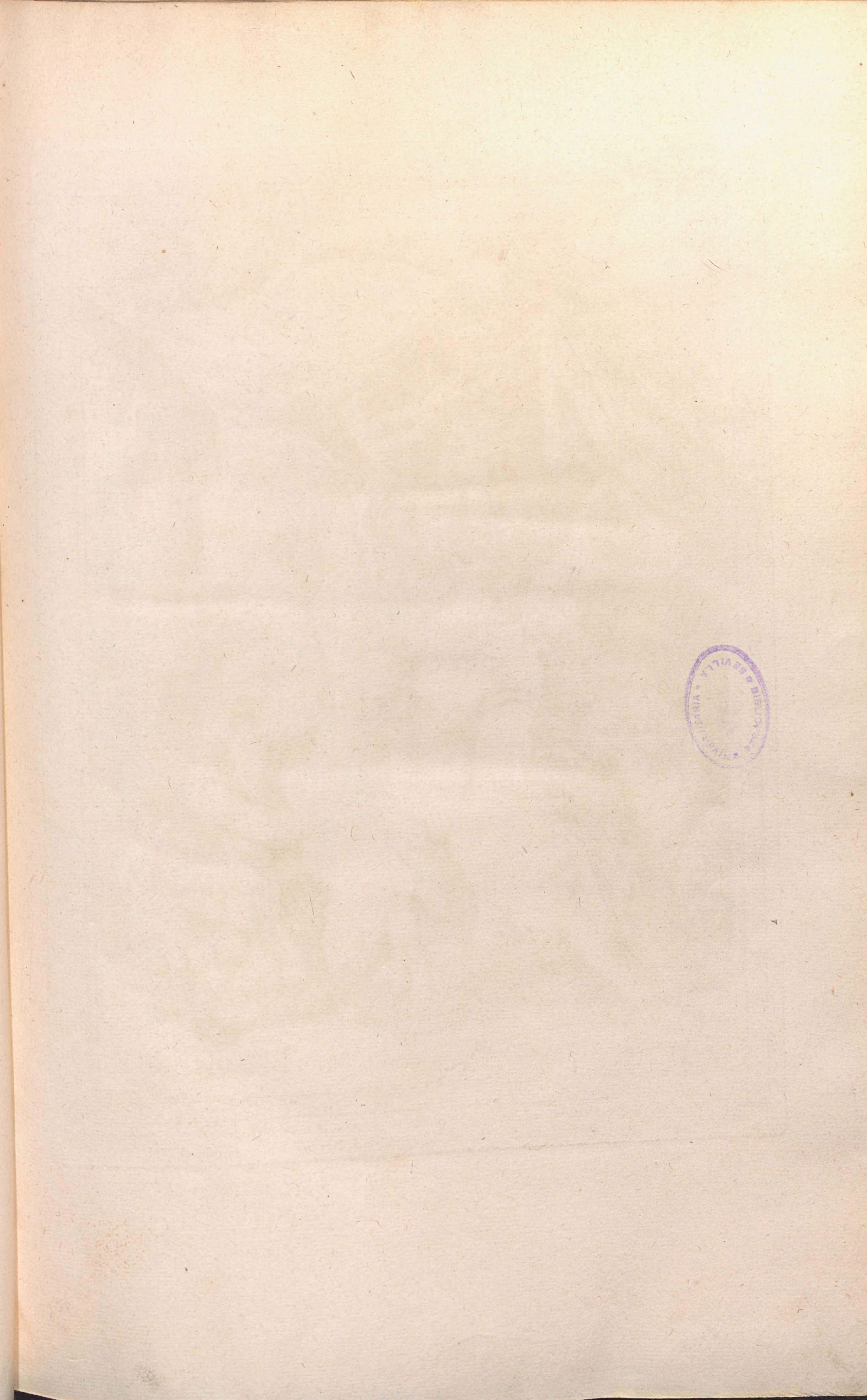


FABLES

CHOISIES.

TOME PREMIER.




SEVILLA



Inventé par J.B. Oudry, terminé au burin par N. Dupuis, gravé à l'eau forte par C.N. Cochin le fils qui, d'aprés les originaux, a fait tous les traits, conduit et dirigé tout l'ouvrage.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR J. DE LA FONTAINE.
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

De l'Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*



AU ROI.

*S*IRE,

L'accueil que VOTRE MAJESTÉ *veut bien faire à cette édition, eſt une ſuite de la bienveillance de vos ayeux pour l'immortel* La Fontaine, *& des*

bienfaits dont il fut particulièrement honoré par le Duc de Bourgogne votre Auguste Pere. Il manquoit encore à ces Fables la protection de VOTRE MAJESTÉ, *& l'avantage de s'embellir des graces qu'elles reçoivent aujourd'hui de la perfection qu'ont atteint les Arts. C'est de votre regne glorieux qu'ils tiennent leur progrès & l'ardeur qui les inspire : ils devoient donc à leur tour en célébrer la gloire. Aussi l'annoncent-ils dans tout ce qu'ils font ; & tandis que vos vertus,* SIRE, *tracent à l'Europe le modèle d'un grand Roi, les Arts enrichissent l'Univers d'une décoration nouvelle, où la postérité n'admirera pas moins les monumens du goût & la sagacité des talens, que la grandeur & la sagesse du gouvernement qui les fit éclore. Puisse cette édition consacrer ainsi les preuves de mon zèle, & publier le profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidele serviteur & sujet,
DE MONTENAULT.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Je me garderai bien de me vanter des peines, des ſoins, & des dépenſes immenſes auſquelles vient de m'expoſer cette Édition. * Ce détail toujours ennuyeux pour le Public, ne donne aucune ſorte de mérite à un ouvrage; & j'effrayerois ceux qui, ſéduits comme moi par le goût des Arts & par l'amour des Lettres, peuvent former des entrepriſes glorieuſes à la Nation. Je me contenterai de faire connoître les Artiſtes fameux dont les productions & les talens ont formé cette Édition. Du reſte, le mérite & l'exécution de cet Ouvrage apprendront de mes travaux tout ce qu'il eſt néceſſaire d'en ſçavoir, & tout ce que je ſuis jaloux qu'on en ſçache.

M. Oudry, Peintre du Roi, & Profeſſeur de l'Academie Royale de Peinture, a compoſé, dans le cours de pluſieurs années, la ſuite de deſſeins qui accompagnent cette Édition. Ils ſont le fruit des études qu'il faiſoit de la nature dans la bonne ſaiſon des talens, dont il nous fait tous les jours admirer les productions. Infatigable dans le travail, toujours occupé de ſon art, il cherchoit dans ce temps un champ propre à exercer ſes idées. Mais les bornes d'un tableau & la pratique lente de la peinture, ne ſuffiſoient pas au feu de ſon génie & n'en rempliſſoient pas aſſez rapidement l'activité; il falloit à ſes talens de plus amples ſujets d'exécution. Les Fables de la Fontaine vinrent ſatisfaire à cette eſpece de beſoin. Elles fournirent à ſon imagination de quoi ſe contenter dans ce vaſte champ de payſages & d'animaux; genre de travail où l'on ſçait juſqu'à quel point il excelle. C'eſt alors qu'il étudia ces Fables, & qu'il ſçut ſi bien s'approprier dans ſes deſſeins, les idées du Poëte, que l'on diroit

* Elle eſt diviſée en quatre volumes, contenant chacun trois Livres des Fables & les Eſtampes qui y répondent. Elles ſont au nombre de 276, & ce premier volume en contient 71.

en quelque façon que la même Muſe s'eſt ſervie du crayon de M. Oudry pour nous les tracer d'une maniere auſſi poëtique qu'ingénieuſe & naturelle. Auſſi peut-on à juſte titre l'appeller lui-même, le La Fontaine de la Peinture; puiſque perſonne n'a mieux ſçû faire agir & parler les animaux qu'il l'a fait dans ſes tableaux, & particuliérement dans les deſſeins que nous annonçons. Ils étoient ſes récréations: il les compoſoit pour ſon propre plaiſir, & dans ces momens de choix & de fantaiſie où un Artiſte ſaiſit vivement les idées de ſon ſujet, & donne un libre eſſor à ſon génie. C'étoit ainſi qu'il ſe formoit, ſans y penſer, le répertoire & le recueil des compoſitions qui, dans la ſuite, ſont devenues les originaux de la plûpart des tableaux que le Public a admiré au Sallon de Peinture de l'Académie, & qui ſe trouvent répandus chez le Roi & dans les cabinets des Curieux. Telle eſt l'hiſtoire des deſſeins qui viennent ſe réunir aujourd'hui pour embellir cette Édition, pour intéreſſer les Arts, & pour donner en quelque ſorte un nouveau relief aux Fables de La Fontaine.

En effet, la Peinture a ſon ſtile & ſes expreſſions, ſouvent plus énergiques, & quelquefois plus promptes à ſe gliſſer dans l'ame, que celles de l'éloquence & de la poëſie. C'eſt, ſans doute, ce qui a introduit l'uſage ancien, & trop fréquent de nos jours, d'orner ſouvent ſans néceſſité la plûpart des livres de gravures bonnes ou mauvaiſes. Mais ſi des eſtampes faites avec ſoin, adapteés aux ſujets, ſont capables d'en rendre l'expreſſion, & d'augmenter l'agrément & l'utilité d'un ouvrage; j'oſe aſſurer que cet ornement ne fut jamais plus heureuſement ni mieux employé qu'aux Fables de La Fontaine. La morale y quitte ſon auſtérité pour amuſer les hommes par des leçons qui ne ſemblent deſtinées qu'à des enfans. Badine, enjouée, elle y tient par-tout le crayon à la main, pour tracer des tableaux agréables & ſéduiſans, à l'aide deſquels la raiſon ſe trouve ſurpriſe par les plaiſirs de l'imagination. La Fontaine avoit ſenti la néceſſité d'accompagner ſes Fables de deſſeins: & l'on ne voit aucune des Éditions publiées par ſes ſoins, qui ne ſoit parée de petites

gravures analogues à chaque ſujet. Mais il leur manquoit les talens & le pinceau de M. Oudry, ſeul capable d'exprimer le caractere des animaux, & de donner à leurs paſſions ces couleurs & ces nuances qu'exigeoit la fiction.

De quelque mérite cependant que ſoient ces deſſeins, ils euſſent été ignorés du Public, ſans le ſecours de la gravure. Raſſemblés dans un cabinet, ils euſſent fait tout au plus les délices d'un jaloux curieux, ſans augmenter la richeſſe des Lettres ni celle des Arts. Cette collection, la plus curieuſe & la plus conſidérable qui ſoit connue d'aucuns Peintres, ſe fût diſſipée & détruite comme tant d'autres monumens du même genre, qu'Athenes & l'ancienne Grece réclament encore, & dont il ne nous reſte que des deſcriptions dans leurs Hiſtoriens. M. Cochin * de l'Académie Royale de Peinture, & Garde des Deſſeins du Roi, a bien voulu prévenir cet accident. Ses talens ſupérieurs pour la gravure & pour le deſſein ſont ſi connus des Amateurs & des Curieux, que je craindrois d'en affoiblir l'éloge en m'arrêtant à les faire remarquer. C'eſt lui qui s'eſt chargé de graver & de faire graver ſous ſes yeux ces deſſeins. Pour en venir à bout, il a fallu qu'il en fît de nouveaux d'après les originaux de M. Oudry, dans leſquels on pût diſcerner diſtinctement cette préciſion de contours à laquelle les Peintres ne s'aſſujetiſſent jamais dans la chaleur de leurs compoſitions, & qui eſt cependant indiſpenſable à la perfection des gravures. Il ne falloit pas moins que ſon ſecours pour donner à celles-ci le degré de perfection qu'elles ont atteint, non ſeulement par la maniere dont les originaux ſont rendus, mais encore par la correction ajoutée aux figures qu'ils contiennent. Cette partie étoit négligée, & M. Oudry reconnoît lui-même le nouveau mérite qu'elle a acquis en paſſant par les habiles mains de ſon illuſtre Confrere. En examinant la ſuite d'eſtampes que je préſente au Public, les connoiſſeurs jugeront de ce que peut produire le concours de deux habiles Gens, incapables de cette baſſe jalouſie qui ſuit les talens médiocres, & qui, dans leurs travaux confondus, ne

* Cenſeur Royal, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture.

ſentent point d'autre ſorte de rivalité, que cette émulation qui tend à la perfection d'un ouvrage.

L'Impreſſion de ces Fables n'a pas reçu de moindres attentions & de moindres ſecours, non ſeulement de la part des gens du métier les plus expérimentés, mais encore des Amateurs les plus diſtingués par leurs connoiſſances. Je les nommerois, ſi leur mérite, leur goût pour les Arts, ne les rendoient auſſi remarquables que le rang & les places diſtinguées qu'ils occupent. Ce que je viens d'en dire, eſt le ſeul tribut de reconnoiſſance que je haſarderai ici; ſçachant bien que leur modeſtie ne me permet de prendre dans les éloges qui leur ſont dûs, que ce qui peut intéreſſer le Public pour cet ouvrage.

L'on y verra quelque choſe de neuf, quant à la gravure en bois. Cet art ancien, trop négligé, & à l'aide duquel les premiers Maîtres de la Peinture n'ont pas dédaigné de nous tranſmetre leurs deſſeins & leurs compoſitions, ſemble ne ſervir depuis long-temps qu'à défigurer les plus belles éditions & à y introduire un certain goût gothique qui tient de la barbarie des premiers ſiecles. Pour s'en ſauver on eſt obligé de recourir à la taille douce & de lui faire remplacer, par des ſecours étrangers à la Typographie, les ornemens de la gravure en bois qui lui ſont véritablement analogues & néceſſaires, & dont l'effet & les procédés ſont tout-à-fait différens. Mais, ſans parler de l'embaras & des différens inconvéniens de cet expédient; cet aſſortiment ſingulier n'eſt-il pas une ſorte de bigarrure qu'on peut critiquer avec juſte raiſon? Chaque Art n'a-t-il pas ſes beautés & ſes perfections, ſans qu'il ſoit néceſſaire pour les faire valoir, de les confondre les uns avec les autres? L'on a donc crû devoir eſſayer de faire produire à la gravure en bois tout ce qu'elle étoit capable de faire. Dans cette intention, l'on a choiſi les ſujets qui pouvoient être le plus heureuſement rendus. C'eſt M. Bachelier* très-habile Peintre en fleurs, qui en a fait les deſſeins; & c'eſt M.M. Le Sueur & Papillon qui en ont exécuté la gravure d'une

* De l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, & Directeur, quant aux deſſeins, de la Manufacture Royale de porcelaine de Vincennes.

maniere à venger leur art du diſcrédit dans lequel il tomboit. Voilà comment la partie Typographique de cet Ouvrage a été totalement ſéparée de celle des eſtampes, afin que l'une & l'autre conſervaſſent, à part & entr'elles, cette uniformité & cette bonne harmonie qu'on doit toujours rechercher dans les ouvrages de goût, & dans les ouvrages précieux.

Pour imprimer celui-ci, tout compoſé de ſujets ſouvent très-courts & ſéparés par des eſtampes, il a fallu néceſſairement multiplier les faux titres de chaque Fable, pour éviter le défaut & le déſagrément d'ouvrir par-tout ce livre entre deux feuilles blanches. C'eſt ce qu'auroient indiſpenſablement occaſionné les revers de deux planches placées vis-à-vis de leur Fable, & adoſſées l'une contre l'autre. L'on s'eſt ſervi d'autant plus volontiers de l'expédient de ces faux titres, qu'il n'eſt point inuſité, & qu'on ne pouvoit mieux faire pour ſauver une difformité que l'on blâme dans quelques éditions remarquables.

Il manquoit à la tête de cet ouvrage, une vie de La Fontaine. Je me ſuis hazardé de la compoſer d'après tout ce que j'ai pû recueillir de ſa mémoire, tant parmi les Auteurs ſes contemporains, que d'après ceux qui méritent de la confiance & qui pouvoient être inſtruits de pluſieurs faits particuliers. * Je ſens bien qu'il y a peut-être quelque eſpece de témérité d'avoir entrepris cet ouvrage après les divers eſſais qu'en ont déja formé quelques Écrivains de mérite. Mais je voyois à regret qu'on n'avoit raſſemblé qu'une petite partie de ce qui regarde cet Homme célebre, & le plus digne d'être connu. Le zèle m'a donc emporté, & c'eſt le motif d'indulgence que je reclame auprès des cenſeurs trop rigides qui voudroient blâmer cette entrepriſe. Je m'y ſuis particuliérement attaché à la vérité, & à dépeindre La Fontaine

* Telles ſont parmi les ſources que j'ai conſultées, l'Hiſtoire de l'Académie par M. Peliſſon. Continuation de la même Hiſtoire par M. l'Abbé d'Olivet. Les Hommes Illuſtres du P. Niceron. Ceux de M. Perrault. Vie de La Fontaine par Lokman, en Anglois, imprimée à Londres, *in*-8°. en M. DCC. XLIV. Œuvres de S. Evremont. Mélanges de Littérature par Vigneul Marvile. Mémoires ſur la Vie de J. Racine. Œuvres diverſes de La Fontaine, à la Haye 1729. Lettres de Mad. de Sevigné. Mémoires de Littérature par le P. Deſmolets. Vie de La Fontaine par M. Freron. Dictionnaire de Morery. Hiſtoire du Siecle de Louis XIV. par M. de Voltaire. Dictionnaire critique hiſtorique pour ſervir de continuation à Bayle. Commentaires & remarques ſur Boileau par Broſſette. Bibliotheque de Cour. Hiſtoire Littéraire du Regne de Louis XIV. par M. l'Abbé Lambert, &c.

tel qu'il étoit, & qu'il s'ignoroit lui-même. Du reſte, ſans rechercher une vaine élégance de ſtyle, je me ſuis contenté de lier les faits ſuivant leur ſuite & leurs rapports; eſtimant que je ne pouvois trop mettre de ſimplicité dans la vie d'un Homme qui fut la ſimplicité même.

Pour rendre cette Édition la plus complette & la plus parfaite qu'il fut poſſible, j'ai conſulté ſcrupuleuſement preſque toutes les Éditions qui ont été faites des Fables, & particuliérement celles de 1668, 1678, & 1694, revûes par La Fontaine lui-même, ou imprimées de ſon vivant. Elles m'ont ſervi à corriger le texte, alteré par des mots & des vers retranchés ou ajoutés mal-à-propos, & défiguré par une ponctuation vicieuſe qui affoiblit ou qui détruit le ſens de cet Auteur dans la plûpart des Éditions qui ont été faites juſqu'à préſent. Au ſurplus, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de rien ſupprimer des choſes que La Fontaine a jointes à ſes Fables, quelques ſuperflues qu'elles puiſſent paroître dans cette Édition. Tout ce qui nous reſte de la plume de cet excellent Écrivain doit être regardé comme un fruit précieux, bon juſqu'à l'écorce.



VIE
DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont ſouvent jetté de l'éclat ſur de petits hommes qui poſſédoient de grands emplois. Les conſeils qu'ils reçoivent, les ſecours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flaterie, s'empreſſent de déguiſer leur juſte valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l'Hiſtoire les plus remarquables. C'eſt ainſi que leur nom, ſoutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut abſolument étrangére, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'euſſent peut-être rien laiſſé de ſingulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonſtances les plus bruyantes, ne nous diſtinguent point parmi ceux qui penſent & qui ſçavent juger. Pour bien connoître les hommes, c'eſt dans leur vie privée, dans leurs actions les plus ſimples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre : c'eſt là qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur eſprit. C'eſt là, c'eſt dans leur ame que réſident les droits légitimes & perſonnels qu'ils ont à notre eſtime : tout le reſte n'eſt point eux ; & dans ce ſens, il n'eſt point de légers détails qui ne ſoient intéreſſans & qui ne caractériſent une partie eſſentielle de ce qu'ils ſont. C'eſt ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Éſope. Je ne ſçaurois mieux faire, en écrivant la ſienne, que de ſuivre ſon exemple. En effet, ſouſtraire les petites circonſtances de la vie d'un Homme illuſtre, c'eſt à mon avis dérober un plaiſir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus ſurs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'eſt pourquoi j'ai tâché, en rejettant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plûpart des choſes que j'ai trouvées éparſes en différentes ſources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'eſprit & le caractere de ce grand Homme, dont la vie ſe rencontre par-tout ſans être nulle part. *

* J'emploie ici l'expreſſion dont ſe ſervit M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe, lorſque je le conſultai ſur le projet de donner une vie de La Fontaine ; & je m'en ſers avec d'autant plus de reconnoiſſance, qu'en ayant lui-même compoſé une, très-ſuccinte à la vérité, dont je me ſuis aidé, ſon jugement juſtifie la hardieſſe & la néceſſité de mon entrepriſe.

JEAN DE LA FONTAINE nâquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie ſituée ſur la Marne. Son pere iſſu d'une ancienne famille bourgeoiſe, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & ſa mere, Françoiſe Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni ſecondée des ſoins & de l'habileté qui font naître les talens. Mais la nature préſerva la force des ſiens de l'affoibliſſement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'eſt tout ce qu'il dût aux premiéres inſtructions de ſa jeuneſſe.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne ſçait trop par quelle inſpiration. Mais il n'avoit point conſulté ſon caractere, qui commençoit à ſe décider, & qui l'éloignoit de tout aſſujétiſſement. Les regles & les exercices, en uſage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un péſant fardeau: ſon humeur indépendante ne put s'y plier; il en ſortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, ſans choix d'occupations & ſans aucune vûe particuliere, ſes parens ſongerent à le produire. Son pere le revêtit de ſa charge; on le maria avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'eſprit. Il n'eut, pour ainſi dire, point de part à ces deux engagemens: on les exigea de lui, & il s'y ſoumit plutôt par indolence que par goût. Auſſi n'exerça-t-il ſa charge pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence: & quant à ſa femme, qui étoit d'une humeur impérieuſe & fâcheuſe, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fît cas d'ailleurs de ſon eſprit, & qu'il la conſultât ſur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'eſt elle qu'il a voulu dépeindre, dans ſa nouvelle de Belfegor, ſous le nom de *Madame Honeſta:*

Belle & bienfaite, ...
. . . . mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.

Souvent les talens ſe développent par les inſpirations que l'on reçoit dans la jeuneſſe. Le pere de La Fontaine aimoit paſſionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere; il vouloit la voir renaître dans ſon fils qu'il ne ceſſoit d'exciter à l'étude de la Poëſie. Mais ſes inſtances redoublées n'avoient encore rien eu de ſéduiſant pour le jeune La Fontaine. Inſenſible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint ſa vingt-deuxiéme

année, ſans donner le moindre ſigne d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entiérement. Une rencontre imprévûe vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans ſon ame l'amour de la Poëſie que toutes les leçons & le goût particulier de ſon pere n'avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garniſon à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe qui commence par ces vers :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai diſcours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours?

Cette Ode lûe & déclamée avec emphaſe, tranſporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthouſiaſme des vers. * Malherbe dès cet inſtant fut l'unique objet de ſes délices : il le liſoit, il l'étudioit ſans ceſſe ; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit juſques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter ; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épitre à M. Huet, les premiers accens de ſa lyre furent montés ſur le ton & ſur l'harmonie des vers de ce Poëte.

Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître ;
Il penſa me gâter : à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me déſilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Eſtimoit dans ſes vers le tour & la cadence.
Qui ne les eut priſés? J'en demeurai ravi . . . .
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a ſuivi.

C'eſt ainſi que débuta La Fontaine ; & c'eſt ici, à proprement parler, la naiſſance du talent ſupérieur qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer dans ſes ouvrages, & qui les fera paſſer à la poſtérité la plus reculée. Heureuſement, comme il le dit, le charme ceſſa ; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ſes premieres productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier ſuccès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ſes parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Préſidial de Château-Thierry, homme de bon ſens, qui n'étoit

* C'eſt alors qu'il eût pû s'appliquer la ſurpriſe de Perſe :

Nec fonte labra prolui caballino :
Nec in bicipiti ſomniaſſe Parnaſſo
Memini, ut repentè ſic Poëta prodirem.

Perſ. prolog. vers 1. 2. 3.

point ſans goût, & qui cultivoit même les lettres. * Mais celui-ci examinant les choſes de plus près, loua d'abord ſes eſſais; l'interrogea ſur les routes qu'il ſuivoit; joignit les conſeils aux louanges, & voulut en lui inſpirant des principes plus ſolides, le guider dans la carriere où il alloit ſe livrer. Il lui mit entre les mains, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies ſources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine ſuivit ces avis avec d'autant plus de docilité qu'il ne tarda pas à ſentir ces beaux traits d'une élégance ſimple & noble dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconſidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expreſſions ampoulées & d'ornemens ſuperflus.

A ces livres, il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Aſtrée de Durfé, ſeuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur eſpece, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'eſprit de La Fontaine, ainſi que le genre de compoſition auquel ſon goût & ſon penchant le déterminoient plus particulierement. Rabelais lui inſpiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ſes compoſitions. Marot, qui lui ſervit de modele, en préparoit le ſtyle; & l'Aſtrée de Durfé broyoit, pour ainſi dire, dans ſon imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a ſi bien rendues & qui lui ſont ſi familieres. Quant aux autres Auteurs François, il en liſoit peu, *ſe divertiſſant mieux*, diſoit-il, *avec les Italiens.* Auſſi lût-il & relût-il l'Arioſte & Bocace qu'il aima ſinguliérement, & qu'il ſçut ſi bien s'approprier, qu'en les imitant, il a ſurpaſſé ces modeles. Enfin, il fit ſes délices de Platon & de Plutarque. L'aſſortiment de ces deux auteurs à ceux qu'avoit choiſi La Fontaine, & qui nous indique le caractere ſingulier de ſon génie, paroît d'abord avoir quelque choſe de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins ſurpris, qu'un homme d'un d'eſprit original ſçait tout mettre à profit; & que du ſein de la gravité même, ſortent ſouvent ce ſel & ces penſées vraies & ingénieuſes, qui ſont l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & ſans leſquelles toute compoſition languit. Auſſi La Fontaine avoit-il étudié ſerieuſement ces deux Auteurs, dont il avoit noté par-tout les maximes de morale ou de politique qu'il a ſemées dans ſes Fables. C'eſt ce qu'a remarqué l'un de ſes ſucceſſeurs à l'Académie**, ſur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenus à La Fontaine.

Dès lors, livré aux Lettres, & d'un caractere auſſi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à ſon goût & à ſon penchant, ſans ſe reſſentir des diſtractions de ſon état & de ſes engagemens, lorſqu'une petite aven-

* On a de lui une traduction des Épitres de Séneque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut ſoin de donner au Public après ſa mort.

** M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Hiſtoire de l'Académie, Tome 2. Edit. 1743. p. 314. &c.

ture parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conſéquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maiſon de La Fontaine, & conſommoit auprès de ſa femme le loiſir & l'ennui qu'il ne ſçavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & ſon âge autant que ſon humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même ſoupçonneux & jaloux. Cependant, ſoit par malignité, ſoit pour s'en divertir; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractere ſimple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir : il écouta tous les diſcours, & crut même que ſon honneur exigeoit qu'il ſe battit avec Poignan. Saiſi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez ſon homme, l'éveille, le preſſe de s'habiller & de ſortir avec lui. Poignan ſurpris de cette ſaillie, & n'en prévoyant pas le but, le ſuit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conſeillé :* & après lui en avoir expliqué les raiſons, La Fontaine ſans attendre la réponſe de Poignan, met l'épée à la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, ſans abuſer des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné ſur ſon adverſaire, lui fit ſauter d'un coup l'épée de la main, & en même temps ſentir le ridicule de ſon cartel. Cette ſatisfaction parut ſuffiſante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de ſe reconcilier. *

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité; lorſque la fameuſe Ducheſſe de Bouillon, niéce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'aſſemblage heureux des graces de ſon ſexe un eſprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuſe des talens, ſur-tout épriſe de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embraſſé La Fontaine, elle s'empreſſa de le connoître & de l'accueillir. Le Poëte ne fut pas inſenſible à ſes avances : il lui fit aſſidûment ſa cour; & le deſir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Ducheſſe, lui inſpira cette gaieté libre & badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ſes Contes.

Lorſque Madame la Ducheſſe de Bouillon fut rappellée de ſon exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuſe qui raſſemble tant de

* M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés ſur la vie de ſon Pere, imprimés à *Lauſanne* & à *Geneve* en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même maniere : mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan proteſtoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puiſque cela avoit pû lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui ſerrant la main, *au contraire, j'ai ſait ce que le Public vouloit; maintenant je veux que tu vienne chez moi tous les jours, ſans quoi je me battrai encore avec toi.*

beaux eſprits ; où les talens ſe développent, & ſe communiquent une chaleur réciproque ; où le vrai mérite peut briller de tout ſon éclat ; cette Capitale, dis-je, avoit de puiſſants attraits pour La Fontaine. Auſſi ne laiſſoit-il échapper aucune des occaſions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorſqu'il étoit excédé des humeurs de ſa femme. Alors ſans aigreur, ſans reproches, il partoit, & reſtoit à Paris autant que ſes facultés pouvoient le lui permettre. Mais ſon peu d'arrangement dans ſes affaires domeſtiques, & la mauvaiſe œconomie de ſa femme, ne lui permettoient pas ſouvent d'y faire un long ſéjour. L'un & l'autre ſembloient être d'accord pour diſſiper un patrimoine honnête & ſuffiſant pour leur condition : & c'eſt peut-être le ſeul cas où ces époux ayent marqué le plus d'intelligence.

A ſon arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ſes parens nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que ſa réputation, déja répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Miniſtre. Il lui fut préſenté ; il lui plût ; & pour rendre ſa ſituation plus aiſée, M. Fouquet lui fit une penſion. * La reconnoiſſance que La Fontaine conſerva de ce bienfait, eſt conſacrée par différentes pieces de vers inſérées dans l'édition de ſes œuvres poſthumes, imprimées à Paris *in* 8° 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire ſa cour à Monſieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuſe hardieſſe de faire éclater ſes plaintes & ſes regrets ſur la diſgrace de ce Miniſtre, arrivée en 1661, dans un temps où la colere du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchiſe ſi courageuſe. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la diſgrace de ſon maître, La Fontaine incapable d'abandonner ſon ami, le ſuivit dans ſon exil à Limoges.

A ſon retour de Limoges d'où Jannart fut bientôt rappellé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célébre Henriette d'Angleterre, premiere femme de *Monſieur*. Mais il ne jouit pas longtemps de cette poſition brillante, ni des eſpérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princeſſe les fit preſque auſſi-tôt évanouir.

* La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre penſion de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'eſt en ſe préparant à cette ſorte de payement qu'il dit dans une épitre à un de ſes amis :

Pâques, jour ſaint, veut autre poëſie ;
J'envoirai lors, ſi Dieu me prête vie,
Pour achever toute la penſion,
Quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme là, pourroit être le pire,
On me voit peu ſur tels ſujets écrire.

Cependant ſes poëſies lui avoient acquis de puiſſans & généreux Protecteurs, à la tête deſquels étoient *Monſieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Meſdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere * ſur-tout, femme d'eſprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particuliérement encore. Elle connoiſſoit l'indifférence de La Fontaine non ſeulement ſur ce qui pouvoit concerner en gros ſa fortune, mais encore ſur tous les menus détails de ſon entretien perſonnel. Elle eut la généroſité de l'attirer chez elle, & de le diſpenſer des ſoins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine juſques-là ne s'étoit ſoutenu à Paris que par les bienfaits des Protecteurs dont je viens de parler. Mais ces ſecours, comme on le ſent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de reglé. Il n'étoit pas homme à calculer ſes beſoins ; auſſi ſe trouvoit-il ſouvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus émû, & lorſque les reſſources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry ** vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit auſſi-tôt diſſiper à Paris ſans prévoir la néceſſité future, ni s'inquiéter de la diminution viſible de ſon patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Phyſique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de ſon ſiécle. Il les connoiſſoit, il les recherchoit avec empreſſement, & ſaiſiſſoit toutes les occaſions de s'inſtruire, ſoit par leurs converſations, ſoit en participant à leur étude & à leurs connoiſſances. Il viſitoit ſouvent Racine; ils faiſoient enſemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la verſion latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de ſentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient; ils les examinoient, ſe communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine ſur-tout s'affectionnoit ſinguliérement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors ſe rempliſſoit d'une eſpece d'enthouſiaſme qui, pendant pluſieurs jours, s'emparoit de ſon eſprit au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet: il y rêvoit ſans ceſſe, il en parloit de même. C'eſt ainſi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laiſſé conduire à Ténébres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il ſe mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophêtes. Il étoit tombé par hazard ſur la priere des Juifs dans Baruch, lorſque ſe retour-

* Elle aimoit la Poëſie & la Philoſophie, mais ſans oſtentation. C'eſt pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gaſſendi.

** Il faiſoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

nant tout à coup vers Racine : *qui étoit ce Baruch ?* lui dit-il, *ſçavez-vous que c'eſt un beau génie ?* Pendant pluſieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne ſe laſſoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit : *avez-vous lû Baruch ? C'étoit un grand génie.* Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une ſotte ſurpriſe, caractériſe la préoccupation naturelle dont l'eſprit de La Fontaine étoit ſuſceptible, & la forte impreſſion qu'il recevoit des objets ſur leſquels il avoit une fois fixé ſon eſprit.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ce même homme ſi négligent dans ſes affaires & dans ſes dehors, ſi incapable de tous ſoins de fortune, de toutes vûes politiques, étoit d'un conſeil excellent & ſûr pour tous ceux qui, dans quelque ſituation difficile, venoient lui confier leurs peines. Inſenſible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendriſſoit à la vûe des malheureux ; il adoptoit, pour ainſi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiétte de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur ſort : il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conſeils. C'étoient les ſeules occaſions où l'on peut dire qu'il ſortoit de lui même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme abſorbé, on le voyoit dans une diſtraction prodigieuſe, ne ſçachant ſouvent ni ce qu'on diſoit dans une converſation, ni ce qu'il y diſoit lui-même ; à moins qu'il ne ſe trouvât familiérement à table avec des perſonnes de ſa connoiſſance, & qu'on y traitât quelque ſujet agréable & de ſon goût. Alors ſa contenance & les traits de ſa phyſionomie qui, dans toute autre occaſion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'eſprit, ſe paroient des graces de ſon génie ; ſes yeux s'animoient, parloient le langage de ſes idées ; il diſoit tout ce qu'il vouloit, & le diſoit ſi bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'eſt à ces inſtans agréables, dont il ne s'eſt jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empreſſement qu'ont eu les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour & de la ville, de jouir de ſa converſation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de ſon caractere, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même ſatisfaction ni le même plaiſir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marvile *.

» Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatriéme qui avoit » quelque habitude auprès de cet homme rare, nous l'attirâmes dans un » petit coin de la ville, à une maiſon conſacrée aux Muſes, où nous lui » donnâmes un repas, pour avoir le plaiſir de jouir de ſon agréable entre- » tien. Il ne ſe fit point prier ; il vint à point nommé ſur le midi. La com-

* Dans ſes Mélanges de Littérature. T. 2. p. 354.

» pagnie étoit bonne, la table propre & délicate, & le buffet bien garni. » Point de complimens d'entrée, point de façons, nulle grimace, nulle » contrainte. La Fontaine garda un profond ſilence; on ne s'en étonna » point, parce qu'il avoit autre choſe à faire qu'à parler. Il mangea comme » quatre, & bût de même. Le repas fini, on commença à ſouhaiter qu'il » parlât; mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de ſommeil il revint » à lui. Il vouloit s'excuſer ſur ce qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela » ne demandoit point d'excuſe, que tout ce qu'il faiſoit étoit bien fait. » On s'approcha de lui, on voulut le mettre en humeur & l'obliger à » laiſſer voir ſon eſprit; mais ſon eſprit ne parut point, il étoit allé je ne » ſçais où, & peut-être alors animoit-il ou une grenouille dans les marais, » ou une cigale dans les prés, ou un renard dans ſa taniere; car durant » tout le temps que La Fontaine demeura avec nous, il ne nous ſembla » être qu'une machine ſans ame. On le jetta dans un carroſſe, où nous lui » dîmes adieu pour toujours. Jamais gens ne furent plus ſurpris, & nous » nous diſions les uns aux autres: comment ſe peut-il faire qu'un homme » qui a ſçu rendre ſpirituelles les plus groſſieres bêtes du monde, & les » faire parler le plus joli langage qu'on ait jamais oui, ait une converſa- » tion ſi ſeche & ne puiſſe pas pour un quart d'heure faire venir ſon eſprit » ſur ſes levres, & nous avertir qu'il eſt là.

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maiſon préſente un homme d'eſprit aux convives, comme un des mêts de ſa table; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il ſe retiroit de table de fort bonne heure, ſous prétexte de ſe rendre à l'Académie; on lui repréſenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire : *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voila parti. *

Il s'aviſoit rarement d'entamer la converſation; & comme il étoit preſque toujours préoccupé, il y plaçoit ſouvent des idées ou des réflexions bizarres & ſingulieres, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Deſpreaux avec pluſieurs perſonnes d'une érudition diſtinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Auguſtin & de ſes ouvrages; mais La Fontaine tranquille & ſilentieux n'avoit point encore pris part à cette converſation, lorſque s'éveillant tout à coup au nom de S. Auguſtin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adreſſant à l'Abbé Boileau, *que S. Auguſtin eut plus d'eſprit que Rabelais?* Le Docteur interdit de la queſtion, & le parcourant des yeux avec ſurpriſe : *prenez-*

* C'étoit chez M. Laugeois d'Imbercourt, Fermier général, où M. Freron prétend qu'il *fit ſi bonne chère avec ſi peu de dépenſe d'eſprit*. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné ſur la vie de ſon pere, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre, page 257.

garde, répondit-il, *Monſieur de La Fontaine*, *vous avez un de vos bas à l'envers*, ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les diſcours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ſes méditations. Il étoit auſſi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans ſa converſation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Moliere & Deſpreaux, où l'on diſputoit ſur le genre dramatique; il ſe mit à condamner les *à parte*. *Rien*, diſoit-il, *n'eſt plus contraire au bon ſens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il ſoit à côté de celui qui parle!* Comme il s'échauffoit en ſoutenant ſon ſentiment de façon qu'il n'étoit pas poſſible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: *Il faut*, diſoit Deſpreaux à haute voix, tandis qu'il parloit; *il faut que La Fontaine ſoit un grand coquin*, *un grand maraut*, & repétoit continuellement les mêmes paroles, ſans que La Fontaine ceſſât de diſſerter. Enfin l'on éclata de rire; ſur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: *de quoi riez-vous donc?* demanda-t-il: *comment*, lui répondit Deſpreaux, *je m'épuiſe à vous injurier fort haut*, *&* *vous ne m'entendez point*, *quoique je ſois ſi près de vous*, *que je vous touche; & vous êtes ſurpris qu'un Acteur ſur le théâtre n'entende point un* à parte, *qu'un autre Acteur dit à côté de lui?*

C'étoit ainſi que Racine & Deſpreaux, avec leſquels il étoit extrêmement lié, s'amuſoient quelquefois à ſes dépens. Auſſi l'appelloient-ils le *Bon-homme;* quoiqu'ils connuſſent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à ſouper chez Moliere, avec Deſcoteaux célébre joueur de flûte; La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de ſa diſtraction, Deſpreaux, & Racine qui étoit naturellement porté à la raillerie *, ſe mirent à l'agacer par différents traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant pouſſé ſi loin la raillerie, que Moliere touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Deſcoteaux, en le tirant à part au ſortir de table, *nos beaux eſprits ont beau ſe trémouſſer*, *ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plûpart de ſes actions n'étoient ni préméditées, ni ſuivies: le hazard en produiſoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inſpirations d'autrui. Lorſque Madame de La Fontaine ſe fut retirée à Château-Thierry, Racine & Deſpreaux repréſenterent à notre Poëte que cette ſéparation n'étoit pas décente & ne lui faiſoit point honneur. Ils lui conſeillerent un raccom-

* M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'eſprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amère. Voyez les Mémoires ſur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, &c. T. I.

modement. La Fontaine, ſans délibérer, partit. Il ſe rendit en droiture chez ſa femme: mais le domeſtique de la maiſon qui ne le connoiſſoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ſes amis qui le retint à ſouper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia ſa miſſion; & ſans ſonger à ſa femme, ſe remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empreſſerent de lui demander le ſuccès de ſon voyage: *J'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres eſt ſouvent un vainqueur impérieux qui domine ſur les ſentimens les plus naturels. Lorſque l'eſprit eſt une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languiſſantes, ſemblent être arrêtées à ce charme puiſſant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine ſaiſi par cet enchantement, étoit non ſeulement incapable des converſations ordinaires, ainſi que le grand Corneille, la Bruyere, Rouſſeau, Malbranche &c; mais ſon indifférence alloit juſqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 * qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. De Harlay, depuis Premier Préſident, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de ſon éducation & de ſa fortune. Il y avoit déja pluſieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorſqu'on les fit rencontrer dans une maiſon où l'on vouloit jouir du plaiſir de la ſurpriſe du pere. La Fontaine, en effet, ne ſe douta point que ce fut ſon fils. Il l'entendit parler; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'eſprit & de très-bonnes diſpoſitions. L'on ſaiſit ce moment pour lui dire que c'étoit ſon fils; mais ſans en être plus ému: *ah*! répondit-il, *j'en ſuis bien aiſe.*

Cette indifférence alloit en lui juſqu'à l'inſenſibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Verſailles, le rencontra le matin qui rêvoit ſeul ſous un arbre du Cours. Le ſoir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, & qu'il n'eût ceſſé de pleuvoir toute la journée. **

C'eſt ainſi que travailloit ſouvent La Fontaine : tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothéque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la ſymmétrie étudiée des ornemens, la compoſition & le

* Mort en 1722. De ce fils ſont iſſus un garçon & trois filles, qui ſont encore exiſtans.

** Ce n'eſt pas dans une poſition ſemblable qu'Horace eut dit :

. . . . *hæc ego mecum*
Compreſſis agito labris. Ubi quid datur otî,
Illudo chartis . . . .

Horat. Sat. IV. v. 137, &c.

choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il pût rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissoit: il appelloit ce réduit *la chambre des Philosophes.**

Le célébre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scenes; soit pour des alongemens ou racourcissemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opera, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du Musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractere:

. . . . . . Il me fit travailler.
Le Paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Etre dupe; il le fut, & le sera toujours:
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guères. &c.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épitres à Madame de Thiange, où parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit:

Les conseils. Et de qui? du Public; c'est la ville,
C'est la Cour, & ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? on dit que non.

* Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31 Août 1687, insérée parmi les œuvres de Saint-Evremont.

C'eſt le ſeul reſſentiment qu'il eut dans ſa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit inſenſible à toutes les petites délicateſſes qui heurtent la vanité & qui bleſſent l'amour propre de la plûpart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de ſentir même la raillerie piquante : on en a déja vû quelques exemples. Auſſi ſes amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient : jamais il ne s'en fâchoit. Il ſouffroit aiſément leur mauvaiſe humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occaſions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'eſtime qu'il avoit de lui-même, ſon humilité naturelle, capable de faire honneur à la dévotion & à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoiſſance de ſon mérite & de la ſublimité de ſes talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aiſé ; elles couloient tellement de ſource & lui coûtoient ſi peu d'effort, qu'il ne faiſoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faiſoit à ce qui le regardoit lui-même. Perſonne n'ignora plus que lui l'eſtime dont il étoit digne : auſſi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'induſtrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un ſoin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ſes ouvrages. Perſonne n'étoit ni plus retenu devant les femmes qu'il aimoit & qu'il reſpectoit beaucoup, ni plus réſervé & plus circonſpect dans les converſations même les plus familiéres & les plus libres. Lorſqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes, il s'en excuſoit modeſtement ſur ſon incapacité à les bien rendre, & ſur ſon défaut de mémoire. S'il étoit davantage preſſé, il préſentoit à ſa place, dit-on, un nommé *Gaches* qu'il menoit ſouvent avec lui, & qui, prenant auſſi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces ſortes de commiſſions.

Perſonne ne fut ſi ſimple & ſi naïf dans ſon air, dans ſes manieres, & dans toutes ſes actions. A le voir agir, à obſerver la ſingularité de ſes ſurpriſes ; on l'eut pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de ſentiment. Ce caractere d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant paſſé de ſa plus tendre jeuneſſe dans ſon âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoiſſoient pas, comme une eſpece d'automate. C'eſt en badinant ſur l'impreſſion naturelle qui réſultoit de ſon extérieur & de ſes mœurs, que Madame de la Sabliere dit un jour, après avoir congédié tous ſes domeſtiques à la fois ; *je n'ai gardé avec moi*

que mes trois animaux ; mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vûe certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie & de satyre qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fausse clef de cette prétendue énigme commençoient à s'accréditer ; lorsque La Fontaine qui ne s'apercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout à coup effrayé par les avertissemens de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entiérement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relier*, lui dit ce Seigneur, *un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans ; vous lui présenterez vous-même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit : chacun se tût, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'Académie Françoise, pour laquelle La Fontaine * & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poëtes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur ** réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plûpart des Académiciens desiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV. même l'honoroit d'une bienveillance particuliére. *** Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi ; & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurerent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens, & présenta au Roi une Ballade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa faveur, & tire parti

* Il avoit alors 63 ans.

** Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Françoise, *il écrivit*, dit M. Perrault, *une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.*

*** Il étoit chargé dès ce temps-là par Louis XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine ; & Despreaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, & fut associé à Despreaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi; lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons; Despreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV. mieux disposé en faveur de Despreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Despreaux, m'est très-agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez*, ajouta-t-il, *recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & sans attendre la réception de Despreaux qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour; elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine qui se fit le 2 Mai 1684. Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talens, furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine: *L'Académie*, dit-il, *reconnoît en vous, Monsieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un régne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractere qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetiere se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure; * La Fontaine

* Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pelisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

ne put ſe réſoudre à concourir à cette flétriſſure. Il voulut donc étayer Furetiére de ſon ſuffrage; mais malheureuſement, l'une de ſes diſtractions ordinaires * le ſurprit au moment qu'on alloit au ſcrutin pour cette excluſion. Au lieu de placer ſes boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déja contre Furetiére, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoiſſoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès deſquels il falloit s'aſſujettir, ſe contraindre, ou ſe déguiſer. Mais il n'eſt pas moins ſurprenant qu'il ait échapé ſeul, parmi tous les grands Hommes de ſon temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV. auxquels, comme l'obſerve M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par ſon mérite & par ſa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sabliere, il ſe trouva réduit dans la ſituation la plus difficile à ſupporter. En perdant cette illuſtre amie, La Fontaine perdit auſſi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus cheres & les plus précieuſes. Son repos & ſa tranqulilité en furent troublés. Il ſe vit iſolé, & contraint de pourvoir à ſes beſoins, devenus plus ſenſibles par l'âge, & que l'attention & la généroſité de ſa bienfaictrice lui avoient laiſſé ignorer pendant une bonne partie de ſa vie. La néceſſité, s'il faut le dire, penſa pour lors l'exiler de ſa patrie, & dérober honteuſement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit auſſi connu par ſes ouvrages en Angleterre, qu'eſtimé par les qualités de ſon ame. Madame de Bouillon ** s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin ſa ſœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & ſe joignirent pour cet effet à Madame Harvey ***, au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui tous en-

* Parmi pluſieurs diſtractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, ſans s'en être aperçu; lorſqu'un de ſes amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui cauſer une grande ſurpriſe, en lui en faiſant ſon compliment. C'étoit Madame d'Hervard, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite, qui, à l'inſçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans ſa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait eſt confirmé par une tradition bien conſtante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une perſonne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués ſous ſa conduite. Mais le portier lui ayant dit que ſon maître étoit mort depuis huit jours: *ah!* répondit La Fontaine avec étonnement, *je ne croyois pas qu'il y eut ſi long-temps.*

** Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687 pour voir ſa ſœur.

*** Eliſabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Conſtantinople, où il avoit été envoyé en Ambaſſade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'eſprit & de mérite. C'eſt elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia enſuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut ſouvent occaſion de la voir chez Milord Montaigu ſon frere, Ambaſſadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le ſujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer ſon éloge, & qu'il lui adreſſa.

ſemble s'engagerent à lui aſſurer une ſubſiſtance honorable. Saint-Evremont ne fut pas le dernier à vouloir le ſéduire. Il lui écrivit pluſieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorſqu'il fut détourné de ce voyage par les dernieres circonſtances de ſa vie dont je vais rendre compte. *

Vers la fin de 1692, il tomba dangereuſement malade. Juſqu'alors il n'avoit guères porté ſa vûe ſur le culte ni ſur les objets de la Religion; & les affaires de ſon ſalut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui régnoient ſur ſa vie. La loi naturelle dirigeoit ſon cœur, & guidoit l'innocence de ſes mœurs. Son eſprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne ſe donna jamais la peine de ſuivre long-temps le même objet, & moins encore de ſe porter à la contemplation des choſes qui ſont hors de la ſphère naturelle de l'homme. Le Curé de S. Roch, informé de la maladie ſérieuſe de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet **, homme d'eſprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette Paroiſſe. Ce Prêtre pour donner à ſa viſite un air moins ſérieux & moins ſuſpect, ſe fit annoncer de la part de ſon pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de ſa ſanté. Pour lui ôter toute méfiance, il ſe fit accompagner d'un ami commun qui l'étoit encore plus particuliérement du malade. Après les politeſſes d'uſage, le P. Poujet fit tomber inſenſiblement la converſation ſur la Religion, & ſur les preuves qu'on en tire tant de la raiſon que des Livres ſaints. Sans ſe douter du but de ſes diſcours : *Je me ſuis mis*, lui dit La Fontaine, avec ſa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Teſtament : je vous aſſure*, ajouta-t-il, *que c'eſt un fort bon livre ; oui par ma foi, c'eſt un bon livre. Mais il y a un article ſur lequel je ne me ſuis pas rendu; c'eſt celui de l'éternité des peines : je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet ſatisfit à cette objection par les meilleures raiſons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après pluſieurs repliques, fut ſi content de l'entendre qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laiſſa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette ſéparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions préſentes. En effet; ſatisfait de cette viſite, il dit à ſon ami que

* L'on prétend qu'alors La Fontaine ſe mit à apprendre la langue Angloiſe, & que la ſéchereſſe & l'ennui de cette étude le détournerent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps auſſi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'inſtruire de ce qui s'y paſſoit, n'apprit jamais l'Anglois; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution auſſi ſuperflue.

** *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ſes grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il compoſa le Catéchiſme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.

s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Ecclésiastique.

Le P. Poujet instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours sincere & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la maniere dont le P. Poujet sçut y satisfaire. Mais je ne sçaurois passer sous silence deux points intéressans sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce Directeur exigea de lui : l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une piéce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissemens des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui : & comme sa maniere ordinaire étoit de juger des autres par lui-même ; il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se deffendoit contre l'espece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui ; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à tout ce que ce Directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la piéce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévere ; il en appèlla à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable ; & sans balancer il jetta sa piece au feu sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu, on n'en sçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations où se trouvoient employées tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie ; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une maniere aussi naturelle qu'originale, les sentimens & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh ! ne le tourmentez pas tant*, dit-

elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il eſt plus bête que méchant.* Une autre fois avec un air de compaſſion, *Dieu n'aura jamais*, diſoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin après plus de ſix ſemaines de conférences aſſidues & redoublées, La Fontaine fit une confeſſion générale, & reçut le Saint Viatique le 12 Février 1693, avec des ſentimens dignes de la candeur de ſon âme, & des vertus du meilleur Chrétien. C'eſt dans ce moment qu'avec une préſence d'eſprit admirable, & dans les meilleurs termes, il déteſta ſes Contes* en préſence de Meſſieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de ſe rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de ſon repentir, de ſes diſpoſitions, & de la proteſtation autentique qu'il fit de n'employer ſes talens à l'avenir, s'il recouvroit la ſanté, qu'à des ſujets de piété. **

Il tint exactement parole. *** Il revint de cette maladie, & la premiere fois qu'il put aſſiſter à l'Académie, il y renouvella la proteſtation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture dans l'Aſſemblée d'une Paraphraſe en vers François de la Proſe des morts *Dies iræ*. Il l'avoit compoſée pour s'entretenir de la penſée de la mort, & pour ſe pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique, Monſieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que ſa onziéme année, fit une action digne du ſang des Bourbons. De ſon pur mouvement, & ſans y être porté par aucun conſeil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de ſa ſanté, & pour lui préſenter de ſa part une bourſe de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit ſouhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qu'il lui reſtoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ſes menus plaiſirs.

* Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ſes Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

** Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie: & ce fut dans ce temps que le Poëte Ligniére répandit dans Paris l'Epigramme ſuivante.

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il ſoit éteint:
Peliſſon eſt mort en impie,
Et La Fontaine comme un ſaint.

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas; & de ce que la violence de la maladie avoit ſurpris Peliſſon ſans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

*** C'eſt par une erreur peu refléchie & mal hazardée, que Lokman, dans ſon livre des Amours de Pſiché & de Cupidon, en Anglois, *in* 8°. 1744. imprimé à Londres, ſuppoſe dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il compoſa encore quelques piéces trop libres & dans le goût de ſes Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Proſe & de Poëſie, des ſieurs de Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la converſion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aiſément conſulter.

Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de ſi bonne heure germer les vertus & les ſentimens dignes de la grandeur de ſon rang, ſe mit dès ce temps à la tête des bienfaicteurs de La Fontaine; & par ſes largeſſes écarta la néceſſité qui, comme nous l'avons vû plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine, à l'ambitieuſe rivalité d'une Nation qui nous diſpute la gloire de ſoutenir le mérite, & de récompenſer les talens.

Après ſa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard * qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet aſyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il ſe mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Égliſe. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail: il l'avoit entrepris trop tard pour être ſecondé de ce feu poëtique qui l'avoit autrefois animé; & qui ſe trouvoit alors éteint & diſſipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les auſtérités qu'il pratiquoit dans ſa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il ſentoit diminuer ſes forces, plus il redoubloit de ferveur. ** Il mourut le 13 Mars 1695, âgé de ſoixante-treize ans, huit mois, cinq jours; & fut enterré dans le cimetiere de S. Joſeph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de ſon ami Moliere vingt-deux ans auparavant. Lorſqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort, il ſe trouva couvert d'un cilice. *** Ce que M. Racine le fils n'a point laiſſé échapper lorſqu'il le dépeint ainſi:

Vrai dans tous ſes écrits, vrai dans tous ſes diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours;
Du Maître qu'il approche, il prévient la juſtice,
Et l'Auteur de Joconde eſt armé d'un cilice.

Il me reſte un mot à dire de ſes compoſitions, & à caractériſer plus

* Femme de M. d'Hervard Conſeiller au Parlement, qui conſerva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de montrer dans ſa maiſon, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maiſon de Ciceron.

** C'eſt ici l'occaſion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ſes diſpoſitions. Il l'écrivit à ſon ami M. de Maucroy, un mois avant ſa mort.

» Tu te trompes aſſurément, mon cher ami, s'il eſt bien vrai, comme M. de Soiſſons me l'a dit, » que tu me croyes plus malade d'eſprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inſpirer du » courage; mais ce n'eſt pas de quoi je manque. Je t'aſſure que le meilleur de tes amis n'a plus » à compter ſur quinze jours de vie. Voila deux mois que je ne ſors point, ſi ce n'eſt pour aller » un peu à l'Académie, afin que cela m'amuſe. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu » de la rue . . . une ſi grande foibleſſe, que je crus véritablement mourir. O! mon cher, *mourir n'eſt » rien;* mais ſonges-tu que *je vais comparoître devant Dieu?* Tu ſçais comme j'ai vécu. Avant que » tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité ſeront peut-être ouvertes pour moi. « *Œuvres diverſes de La Fontaine. T. II. p.* 173. *édit. de la Haye*, 1729.

*** M. l'Abbé d'Olivet a vû ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illuſtre ami.

particuliérement ſon génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ſes ouvrages. L'indépendance de ſon eſprit fut égale à celle de ſa vie; & l'amour de la liberté fut le guide de ſa plume & de ſes productions, comme il l'étoit de ſon goût & de ſes inclinations. C'eſt cette aiſance & cette facilité d'écrire qui le faiſoit ingénieuſement appeller par Madame de Bouillon, *un Fablier*, pour dire que ſes Fables étoient une production naturelle des idées qui ſe trouvoient toutes arrangées dans ſa tête. Le ſoin de les en retirer, fut tout ſon travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Auſſi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûterent. C'eſt ainſi qu'il apprécie modeſtement l'un & l'autre dans l'épitaphe qu'il s'eſt compoſée lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds après ſon revenu,
Et crut les biens choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien ſçut le diſpenſer;
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Ses expreſſions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fideles de la belle nature, dont le goût de concert avec l'eſprit, lui firent ſaiſir par-tout les nuances & les traits. C'eſt ainſi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il ſe les eſt rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Auſſi ſage, auſſi ſenſé qu'Éſope; il l'a ſurpaſſé autant par la juſteſſe des applications, que par l'élégance & la préciſion. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laiſſé derriere lui, & s'eſt ouvert dans ſes Fables une carriere toute neuve, toute parſemée de fleurs & d'agrémens piquans. * Auſſi peut-on dire qu'il eſt parvenu au plus haut point de perfection où l'on puiſſe atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, ſont des chef-d'œuvres d'une autre eſpece qui, dans le genre naïf, ſerviront toujours de modele pour la narration. L'intérêt & la ſaillie, toujours à côté du ſimple & du naturel, y charment l'eſprit & ſurprennent l'imagination d'une maniere agréable & ſéduiſante. Lorſque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie ſoi-même; & livré à une eſpece d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de ſtyle, & qu'il adreſſe

* C'eſt ce qu'il ne connoiſſoit pas, ſe mettant fort au deſſous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conſéquence, & La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phedre que par bêtiſe.* Mot plaiſant, expreſſion ſinguliere, mais qui caractériſe d'une maniere auſſi fine que juſte, l'indifférence d'un génie ſupérieur qui néglige de rechercher ſon mérite.

quelquefois la parole aux Dames dans ſes vers, quelle élégance! quelle fineſſe dans ſes complimens! quelle tournure délicate & galante dans ſes louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la derniere main à toutes ſes piéces. Libre en écrivant comme en toute autre choſe, ſon indolence & ſa pareſſe ſe manifeſtent quelquefois par des conſtructions vicieuſes, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puiſſe s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être ſoupçonné de malice ou de quelque adreſſe recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, ſont ſouvent l'effet de l'art; tant elles ſont imperceptibles & réparées par les choſes qui les précédent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit ſe gêner, comme nous l'avons obſervé plus haut; il ſuivoit ſon humeur & ſa fantaiſie, & parcourant tantôt un ſujet & tantôt un autre, il ſe livroit à différens genres : ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ſes Poëſies. Cette légereté d'humeur dont il ſe divertiſſoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui, dans une de ſes lettres, dit d'un air piqué: *je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela eſt miſérable de forcer ſon eſprit à ſortir de ſon genre, & combien la folie de vouloir chanter ſur tous les tons, fait une mauvaiſe muſique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer ſon eſprit, ne ſuivoit que ſon caprice & ſon inconſtance: c'eſt ainſi qu'il s'en explique lui-même dans un diſcours à Madame de la Sabliere.

Papillon du Parnaſſe & ſemblable aux Abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je ſuis choſe légere, & vole à tous ſujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
A beaucoup de plaiſir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre ſeul j'avois uſé mes jours.
Mais quoi! je ſuis volage en vers comme en amours.



A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la poësie ; puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse, mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les sémences de la vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait ensorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ;

mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment d'avantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénétre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des élémens; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années: vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez: je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, & n'ajoûterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est MONSEIGNEUR, que je suis avec un zéle respectueux,

Votre très-humble & très-obéissant,
& très-fidéle serviteur,
DE LA FONTAINE.

PREFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, me donne lieu d'efpérer la même grace pour ce recueil. Ce n'eft pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait defapprouvé le deffein de les mettre en vers. Il a crû que leur principal ornement eft de n'en avoir aucun: que d'ailleurs la contrainte de la poëfie, jointe à la févérité de notre langue, m'embarrafferoient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la briéveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puifque fans elle il faut néceffairement qu'il languiffe. Cette opinion ne fçauroit partir que d'un homme d'excellent goût: je demanderois feulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne font pas tellement ennemies des Mufes Françoifes que l'on ne puiffe fouvent les faire marcher de compagnie.

Après tout je n'ai entrepris la chofe que fur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conféquence pour moi, mais fur celui des modernes. C'eft de tout tems, & chez tous les peuples qui font profeffion de poëfie, que le Parnaffe a jugé ceci de fon appanage. A peine les fables qu'on attribue à Éfope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Mufes. Ce que Platon en rapporte eft fi agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier fupplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à caufe de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de fa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti plufieurs fois pendant fon fommeil, qu'il devoit s'appliquer à la mufique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce fonge fignifioit: car comme la mufique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du myftére là-deffous; d'autant plus que les Dieux ne fe laffoient point de lui envoyer la même infpiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en fongeant aux chofes que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avifé que la mufique & la poëfie ont tant de rapport, que poffible étoit-ce de la derniere dont il s'agiffoit. Il n'y a point de bonne poëfie fans harmonie, mais il n'y en a point non plus fans fictions; & Socrate ne fçavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choifir des fables qui continffent quelque chofe de véritable, telles que font celles d'Éfope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de fa vie.

Socrate n'eft pas le feul qui ait confideré comme fœurs la poëfie & nos fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce fentiment; & par l'excellence de fon ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des philofophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même fujet. Enfin les modernes les ont fuivis. Nous en avons des exemples non feulement chez les étrangers, mais chez nous. Il eft vrai que lorfque nos gens y ont travaillé, la langue étoit fi différente de ce qu'elle eft, qu'on ne les doit confidérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprife: au contraire je me fuis flaté de l'efpérance que fi je ne courois dans cette carriére avec fuccès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poffible que mon travail fera naître à d'autres perfonnes l'envie de porter la chofe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere foit épuifée, qu'il refte encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choifi véritablement les meilleures, c'eft-à-dire celles qui m'ont femblé telles. Mais outre que je puis m'être

trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent Phédre recommendable ; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractére & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sçues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût : c'est ce qu'on demande aujourd'hui ; on veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommendable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poësie & à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement ; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles ; & la parabole est-elle autre chose que l'apologue ? c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfans sucent ces fables avec le lait : il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit ; que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard & le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; & par conséquent qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus

conforme

conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fonds, elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capables des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caractéres y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces piéces si différentes il composa notre espece; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces fables sont un tableau, où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'age avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans; ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard, ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame est la moralité. Aristote n'admet la fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette régle est moins de nécessité que de bienséance; puisque ni Ésope, ni Phédre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au lecteur de la suppléer. *On ne considére en France que ce qui plaît : c'est la grande régle, & pour ainsi dire la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement, la moralité séparée, & toujours ensuite. Phédre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, & transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir, n'en vient jusques-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desqu'elles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractére & des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette

critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Éſope : on y trouve trop de niaiſeries ; & qui eſt le ſage, à qui de pareilles choſes n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été ſérieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le caractére que Planude donne à Éſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui a donné dans ſon banquet des ſept ſages, c'eſt-à-dire, d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le banquet des ſept ſages eſt auſſi une invention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu impoſer à la poſtérité dans ce traité-là, lui qui fait profeſſion d'être véritable par-tout ailleurs, & de conſerver à chacun ſon caractére. Quand cela ſeroit, je ne ſçaurois que mentir ſur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne ? car ce que je puis, eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Éſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas ; & fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.






JEAN BAPTISTE OUDRY
Peintre du Roy, et Professeur
en son Academie de Peinture et de Sculpture,
mort le 30. avril 1755. agé de 69. ans.
Peint Par N. de L'argilliere en 1729.
Gravé Par J. Tardieu.

LA VIE D'ÉSOPE
LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'aſſuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Éſope; à peine même ſçait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agréables & moins néceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de nations, tant de Princes ſans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Éſope & d'Homere, c'eſt-à-dire, des deux perſonnages qui ont le mieux mérité des ſiécles ſuivans. Car Homere n'eſt pas ſeulement le pere des Dieux, c'eſt auſſi celui des bons Poëtes. Quant à Éſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Gréce s'eſt tant vantée; lui qui enſeignoit la véritable ſageſſe, & qui l'enſeignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plûpart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuſes, particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un ſiécle où la mémoire des choſes arrivées à Éſope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il ſçavoit par tradition ce qu'il a laiſſé. Dans cette croyance, je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Éſope que ce qui m'a ſemblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſéance.

Éſope étoit Phrygien, d'un bourg appellé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante-ſeptiéme Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne ſçauroit dire s'il eut ſujet de remercier la nature, ou bien de ſe plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à peine figure d'homme, juſqu'à lui refuſer preſqu'entiérement l'uſage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être eſclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reſte, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi deſagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un payſan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon ſommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Éſope eut affaire dans le logis. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les figues avec quelques-uns de ſes camarades: puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Éſope, ne croyant pas qu'il ſe pût jamais juſtifier, tant il étoit bégue, & paroiſſoit idiot. Les châtimens dont les anciens uſoient envers leurs eſclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-puniſſable. Le pauvre Éſope ſe jetta aux pieds de ſon maître; & ſe faiſant en-

tendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premierement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant: qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'œconome, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sçus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappella, & lui dit: achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut departi selon leur emploi & selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit

le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un philosophe appellé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire : tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles ; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope pardessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelqu'emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouventail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Ésope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point ; tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope

compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand différend entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Ésope : va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Ésope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colére, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les priéres y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sçut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles piéces à son maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison : par elle on bâtit les villes & on les police; on instruit, on persuade, on régne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; & je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profére des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine?

reprit Ésope. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; & voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier : rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvriere, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient: ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Sçavois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisiéme, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entiere; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans: c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que

le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit ; partant, qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux corneilles ſe préſentaſſent à ſa vûe, la liberté lui ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être eſclave. Éſope ſortit auſſi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux corneilles qui s'abbattirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Éſope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le ſupplice du pauvre Éſope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Éſope, les préſages ſont bien menteurs ! Moi qui ai vû deux corneilles, je ſuis battu ; mon maître qui n'en a vû qu'une, eſt prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on ceſſât de fouetter Éſope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit réſoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverſes occaſions.

Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de vieux monumens, conſidérant avec beaucoup de plaiſir les inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit compoſée (1) des premieres lettres de certains mots. Le philoſophe avoua ingénument que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un tréſor par le moyen de ces lettres, lui dit Éſope, quelle récompenſe aurai-je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du tréſor. Elle ſignifie, pourſuivit Éſope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creuſé quelque peu dans la terre. Le philoſophe fut ſommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Eſope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me ſera un autre tréſor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Eſope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Ἄποβας, βηματα, &c. c'eſt-à-dire, *ſi vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un tréſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'eſpere donc pas que je t'affranchiſſe. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'eſt à lui que le tréſor appartient ; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le ſignifient. Le philoſophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît ſa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot ; de quoi Eſope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choiſies de telle maniére qu'elles enfermoient un triple ſens, & ſignifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le tréſor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous.

Sa prédiction ſe trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque ſceau que l'on appoſoit aux délibérations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un eſclave. Le philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à ſon oracle ordinaire ; c'étoit Eſope. Celui-ci lui conſeilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toujours à ſon maître ; ſinon, il n'y auroit que l'eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire ; perſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſon-

(1) α β δ ο ε θ χ.

nable d'un homme fait de cette maniére. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le Prévôt de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes ; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brébis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour ôtages : quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main : il s'en alloit la tuer comme, il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matiéres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, &

fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insçu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui sçussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Ésope : quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au printemps des architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Ésope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Ésope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Ésope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée : il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Ésope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers : fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babilone : qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Ésope; car la nuit derniere il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage?

Et comment eſt-il poſſible, reprit Éſope, que vos jumens entendent de ſi loin nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre?

Enſuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains perſonnages d'eſprit ſubtil, & ſçavans en queſtions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils propoſerent à Éſope diverſes choſes, celle-ci entr'autres : Il y a un grand temple qui eſt appuyé ſur une colonne entourée de douze villes, chacune deſquelles a trente arcboutans, & autour de ces arcboutans ſe promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Éſope, cette queſtion aux petits enfans de notre pays. Le temple eſt le monde; la colonne, l'an; les villes, ce ſont les mois; & les arcboutans, les jours, autour deſquels ſe promenent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo aſſembla tous ſes amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycerus remporte le prix, & que j'aie la confuſion pour mon partage? Un d'eux s'aviſa de demander à Éſope qu'il leur fît des queſtions de choſes dont ils n'euſſent jamais entendu parler. Éſope écrivit une cédule, par laquelle Nectenabo confeſſoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut miſe entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince ſoûtinrent que la choſe contenue dans cet écrit étoit de leur connoiſſance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: voilà la plus grande fauſſeté du monde; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il eſt vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc ſatisfait à votre demande, reprit Éſope. Nectenabo le renvoya comblé de préſens, tant pour lui que pour ſon maître.

Le ſéjour qu'il fit en Egypte eſt peut-être cauſe que quelques-uns ont écrit qu'il fut eſclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ſes amans, fit élever une des trois pyramides qui ſubſiſtent encore, & qu'on voit avec admiration: c'eſt la plus petite, mais celle qui eſt bâtie avec plus d'art.

Éſope, à ſon retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonſtrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une ſtatue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut ſouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois. Lycerus ne le laiſſa pas partir ſans embraſſemens & ſans larmes, & ſans le faire promettre ſur les autels qu'il reviendroit achever ſes jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Éſope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flotent ſur l'onde: on s'imagine de loin que c'eſt quelque choſe de conſidérable; de près on trouve que ce n'eſt rien. La comparaiſon lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un ſi violent deſir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils réſolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ſes hardes un de leurs vaſes ſacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Éſope de vol & de ſacrilége, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut ſorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine; ils l'accuſerent d'avoir dérobé leur vaſe. Éſope le nia avec des ſermens: on chercha dans ſon équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Éſope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui ſervit de ſe défendre avec ſes armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui; & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les priéres de l'escarbot, enleva un liévre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de tems après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux manes d'Esope. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Gréce envoya des commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.



TABLE DES FABLES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÉME.

LIVRE TROISIÉME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



FABLES

FABLES CHOISIES.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont Esope est le pere,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale et la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvûe
Quand la biſe fut venue.
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi ſa voiſine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'eſt pas prêteuſe:
C'eſt là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez? J'en ſuis fort aiſe;
Hé bien, danſez maintenant.





LA CIGALE ET LA FOURMI. Fable I.

J. B. Oudry inv. *D. Sornique Sculp.*



FABLE II.

LE CORBEAU

ET

LE RENARD.

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

Maître Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage:
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monſieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! Que vous me ſemblez beau!
Sans mentir, ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie:
Et pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit: mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.





LE CORBEAU ET LE RENARD. Fable II.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.

FABLE III.

LA GRENOUILLE

QUI SE VEUT FAIRE

AUSSI GROSSE

QUE LE BŒUF.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur,
Diſant: regardez bien, ma ſœur,
Eſt-ce aſſez? Dites-moi, n'y ſuis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voila?
Vous n'en approchez point. La chetive pécore
S'enfla ſi bien, qu'elle creva.

Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands ſeigneurs:
Tout petit prince a des ambaſſadeurs:
Tout marquis veut avoir des pages.





LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF. Fable III.

J. B. Oudry inv. *C. Cochin aqua forti, R. Gaillart ed. sculp.*

FABLE IV.

LES DEUX MULETS.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge ſi belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette:
Quand l'ennemi ſe préſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en ſe défendant,
Se ſent percer de coups, il gémit, il ſoupire.
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois ſervi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne ſerois pas ſi malade.





LES DEUX MULETS. Fable IV.

J. B. Oudry inv. — Gravé à l'eau forte par C. Cochin. Terminé au burin par Chenu



LES DEUX MULETS. Fable IV. 2me. planche.

Oudry inv. Gravé à l'eau forte par C. Cochin, Terminé au burin par Mr. Aubert.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les chiens faiſoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers;
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau ſire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y ſont miſérables,
Cancres, hères & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi? rien d'aſſuré: point de franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit: que me faudra-t-il faire?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portant bâtons, & mendians;
Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire:
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.

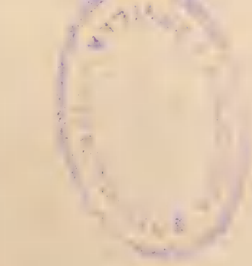
Le Loup déja ſe forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le collier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.




LE LOUP ET LE CHIEN . Fable V.
J.B. Oudry inv.
C. Baquoy sculp.

FABLE VI.

LA GÉNISSE, LA CHÉVRE ET LA BREBIS, *EN SOCIÉTÉ* AVEC LE LION.



FABLE VI.

La Génisse, la Chévre et la Brebis, en société avec le Lion.

La Génisse, la Chévre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la premiere en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troisiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étranglerai tout d'abord.





LA GENISSE, LA CHÉVRE ET LA BREBIS, EN SOÇIETÉ AVEC LE LION. Fable VI.

J. B. Oudry inv. *P. E. Moitte Sculp.*

FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour: que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans ſon composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur:
Je mettrai reméde à la choſe.
Venez, ſinge, parlez le premier; & pour cauſe:
Voyez ces animaux; faites comparaiſon
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous ſatisfait? moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds auſſi-bien que les autres?
Mon portrait, juſqu'ici, ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frere l'ours on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera peindre.
L'ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de ſa forme il ſe loua très-fort,
Gloſa ſur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à ſa queue, ôter à ſes oreilles,
Que c'étoit une maſſe informe & ſans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout ſage qu'il étoit, dit des choſes pareilles.
Il jugea qu'à ſon appétit,
Dame baleine étoit trop groſſe.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant pour elle un coloſſe.
Jupin les renvoya s'étant cenſurés tous;
Du reſte contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre eſpéce excella; car tout ce que nous ſommes,
Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

Le Fabricateur ſouverain
Nous créa beſaciers tous de même maniére,
Tant ceux du temps paſſé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.





LA BESACE. Fable VII.

J.B. Oudry inv. St Fessard sculp.

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre ſe ſeme,
Elle vit un manant en couvrir maints ſillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oiſillons,
Je vous plains: car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſçaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon
Votre mort ou votre priſon;
Gare la cage ou le chaudron.
C'eſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquerent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit: arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!

Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta: ceci ne va pas bien,
Mauvaiſe graine eſt tôt venue.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oiſillons la guerre,
Quand reginglettes & réſeaux
Attraperont petits Oiſeaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue & la bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état
De paſſer, comme nous, les déſerts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'eſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr,
C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaſer auſſi confuſément,
Que faiſoient les Troyens, quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.

Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.





L'HIRONDELLE ET LES PETITS OYSEAUX. Fable VIII.

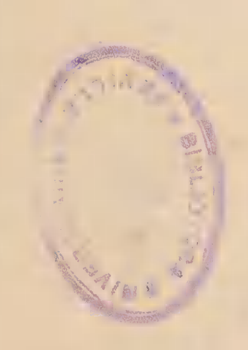
J.B. Oudry inv. *Gravé à l'eau forte par C. Cochin. Terminé par R. Gaillard.*

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE

ET

LE RAT DES CHAMPS.



FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la ſale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire:
Rats en campagne auſſi-tôt:
Et le citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'eſt aſſez, dit le ruſtique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc, fi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS. Fable IX.

J.B. Oudry inv. J. Ouvrier Sculp.

FABLE X.

LE LOUP

ET

L'AGNEAU.

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre majeſté
Ne ſe mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle conſidere
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au deſſous d'elle;
Et que par conſéquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je ſçai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je téte encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-deſſus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.



LE LOUP ET L'AGNEAU. Fable X.

J.B. Oudry inv. *C.O. Gallimart sculp.*

FABLE XI.

L'HOMME
ET
SON IMAGE.

FABLE XI.

L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un Homme, qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guérir, le ſort officieux
Préſentoit par-tout à ſes yeux
Les conſeillers muets dont ſe ſervent nos dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narciſſe ? il ſe va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'oſant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une ſource pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il ſe fâche, & ſes yeux irrités
Penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal eſt ſi beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaît d'entretenir.
Notre ame, c'eſt cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce ſont les ſottiſes d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c'eſt celui
Que chacun ſçait, le livre des maximes.



L'HOMME ET SON IMAGE. POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT. Fable XI.

J.B. Oudry inv. *J.J. Flipart Sculp.*

FABLE XII.

LE DRAGON

A PLUSIEURS TÊTES,

ET LE DRAGON

A PLUSIEURS QUEUES.

FABLE XII.

Le Dragon a plusieurs têtes, et le Dragon a plusieurs queues.

Un envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'hiſtoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de ſon maître à celles de l'Empire.
Un Allemand ſe mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, ſont ſi puiſſans,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de ſens,
Lui dit : je ſçai par renommée,
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait ſouvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant eſt vraie.

J'étois en un lieu ſûr, lorſque je vis paſſer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon ſang commence à ſe glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un ſeul chef,
Et bien plus d'une queue, à paſſer ſe préſente.
Me voilà ſaiſi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef paſſe, & le corps, & chaque queue auſſi ;
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je ſoutiens qu'il en eſt ainſi
De votre Empereur & du nôtre.



LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES. Fable XII.

J. B. Oudry inv. *C. N. Cochin p. aqua forti, N. Beauvais caelo, sculpserunt.*



LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES. Fable XII. 2.e pl.

J.B. Oudry del. C.O. Gallimard sculp.

FABLE XIII.

LES VOLEURS

ET

L'ÂNE.

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Âne.

Pour un Âne enlevé deux Voleurs ſe battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trotoient,
Et que nos champions ſongeoient à ſe défendre,
Arrive un troiſiéme larron,
Qui ſaiſit maître Aliboron.

L'âne, c'eſt quelquefois une pauvre province.
Les voleurs ſont tel & tel prince,
Comme le Tranſilvain, le Turc & le Hongrois :
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il eſt aſſez de cette marchandiſe.
De nul d'eux n'eſt ſouvent la province conquiſe.
Un quart voleur ſurvient, qui les accorde net,
En ſe ſaiſiſſant du baudet.





LES VOLEURS ET L'ÂNE. Fable XIII.

J. B. Oudry inv. P. F. Tardieu Sculp.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maîtreſſe & ſon Roi.
Malherbe le diſoit: j'y ſouſcris quant à moi:
Ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlete; &, la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui ſans autre mérite:
Matiere infertile & petite.
Le poëte d'abord, parla de ſon héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il ſe jette à côté, ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux;
Éleve leurs combats, ſpécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient ſignalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquitaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple céleſte.
Je vous veux traiter cependant:
Venez ſouper chez moi: nous ferons bonne vie.

Les conviés ſont gens choiſis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eût peur
De perdre, outre ſon dû, le gré de ſa louange.
Il vient, l'on feſtine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ſes vers,
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plafond
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échanſons.
Ce ne fut pas le pis: car pour rendre complette
La vengeance dûe au poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart eſtropiés.
La renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le ſalaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ſes ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte; & dis premiérement,
Qu'on ne ſçauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils: de plus, que Melpoméne



J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. sculp

Souvent, ſans déroger, trafique de ſa peine:
Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les grands ſe font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnaſſe
Etoient freres & bons amis.



FABLE XV.

LA MORT ET LE MALHEUREUX.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort, lui diſoit-il, que tu me ſembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi!
N'approche pas, ô Mort, ô Mort, retires-toi.

Mécénas fut un galant homme:
Il a dit quelque part, qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, gouteux, manchot; pourvu qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Ce ſujet a été traité d'une autre façon par Eſope, comme la Fable ſuivante le fera voir. Je compoſai celle-ci pour une raiſon qui me contraignoit de rendre la choſe ainſi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon original, & que je laiſſois paſſer un des plus beaux traits qui fut dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne ſçaurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laiſſé pour notre part que la gloire de les bien ſuivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Eſope, non que la mienne le mérite, mais à cauſe du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui eſt ſi beau & ſi à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.





LA MORT ET LE MALHEUREUX. Fable XV.

J.B. Oudry inv. — Ch. Baquoy Sculp.

FABLE XVI.

LA MORT

ET

LE BUCHERON.



FABLE XVI.

La Mort et le Bucheron.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi-bien que des ans,
Gémiſſant & courbé marchoit à pas peſans,
Et tâchoit de gagner ſa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impots,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort; elle vient ſans tarder:
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guére.
Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plutôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.





LA MORT ET LE BUCHERON. Fable XVI.

FABLE XVII.

L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES ET SES DEUX MAÎTRESSES.

Un homme de moyen âge,
Et tirant ſur le griſon,
Jugea qu'il étoit ſaiſon
De ſonger au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choiſir. Toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne ſe preſſoit pas tant.
Bien adreſſer n'eſt pas une petite affaire.
Deux veuves ſur ſon cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; & l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par ſon art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faiſant fête,
L'alloient quelquefois teſtonnant,
C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
La vieille à tout moment de ſa part emportoit
Un peu du poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon amant en fut plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez ſi bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne:
Je vous ſuis obligé, belles, de la leçon.





L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES. Fable XVII.

J.B. Oudry inv. — C. Cochin aqua forti, R. Gaillard cœlo sculp.

FABLE XVIII.

LE RENARD
ET
LA CICOGNE.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

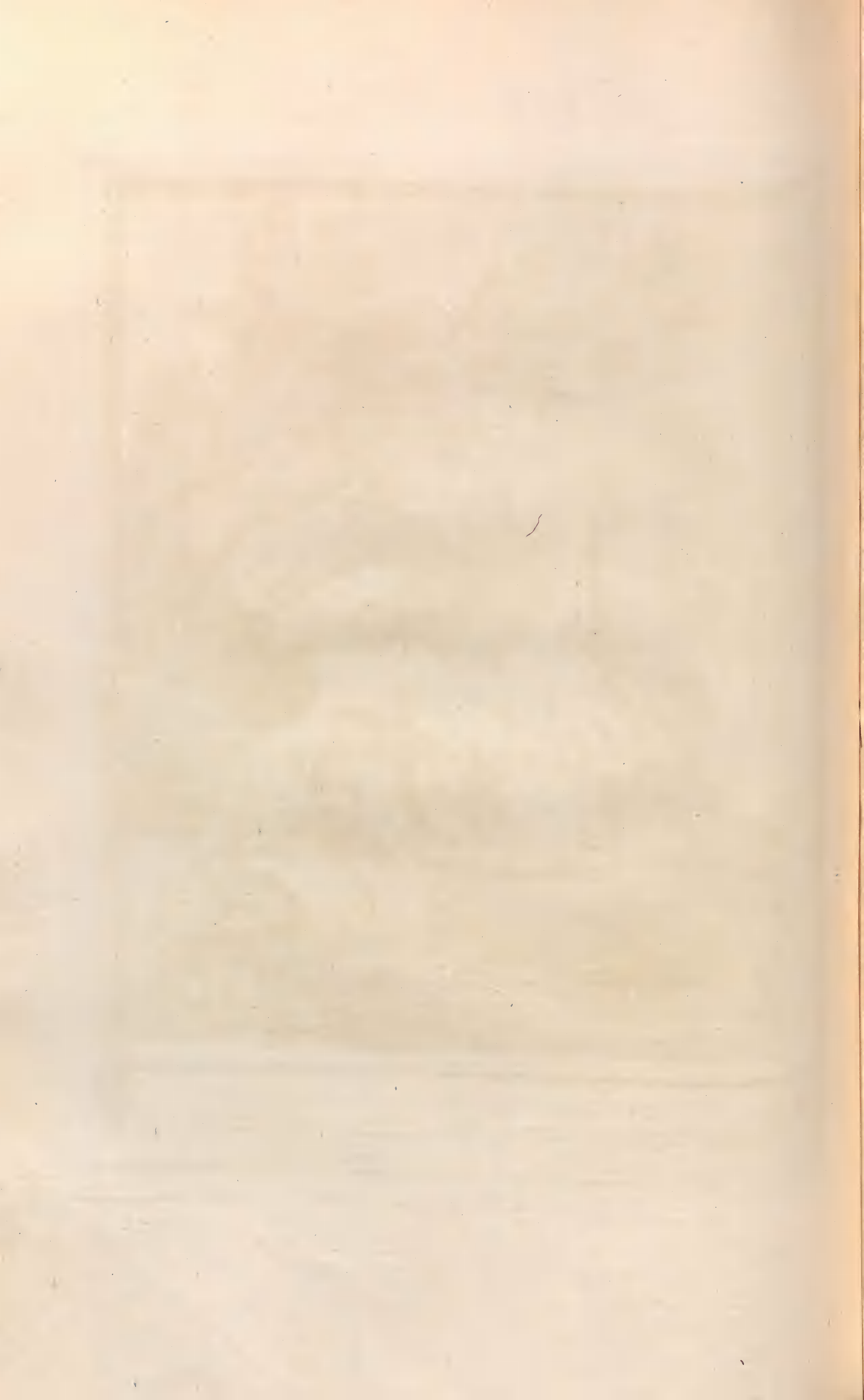
Compere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute beſogne,
Avoit un brouet clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort ſa politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit ſurtout, Renards n'en manquent point:
Il ſe réjouiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On ſervit, pour l'embarraſſer,
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du ſire étoit d'autre meſure,
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.



LE RENARD ET LA CICOGNE . Fable XVIII.

J.B. Oudry inv. M. Aubert Sculp.





LE RENARD ET LA CICOGNE . Fable XVIII . 2e Pl.

J.B. Oudry inv. J.J. Flipart Sculp.

FABLE XIX.

L'ENFANT

ET



LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

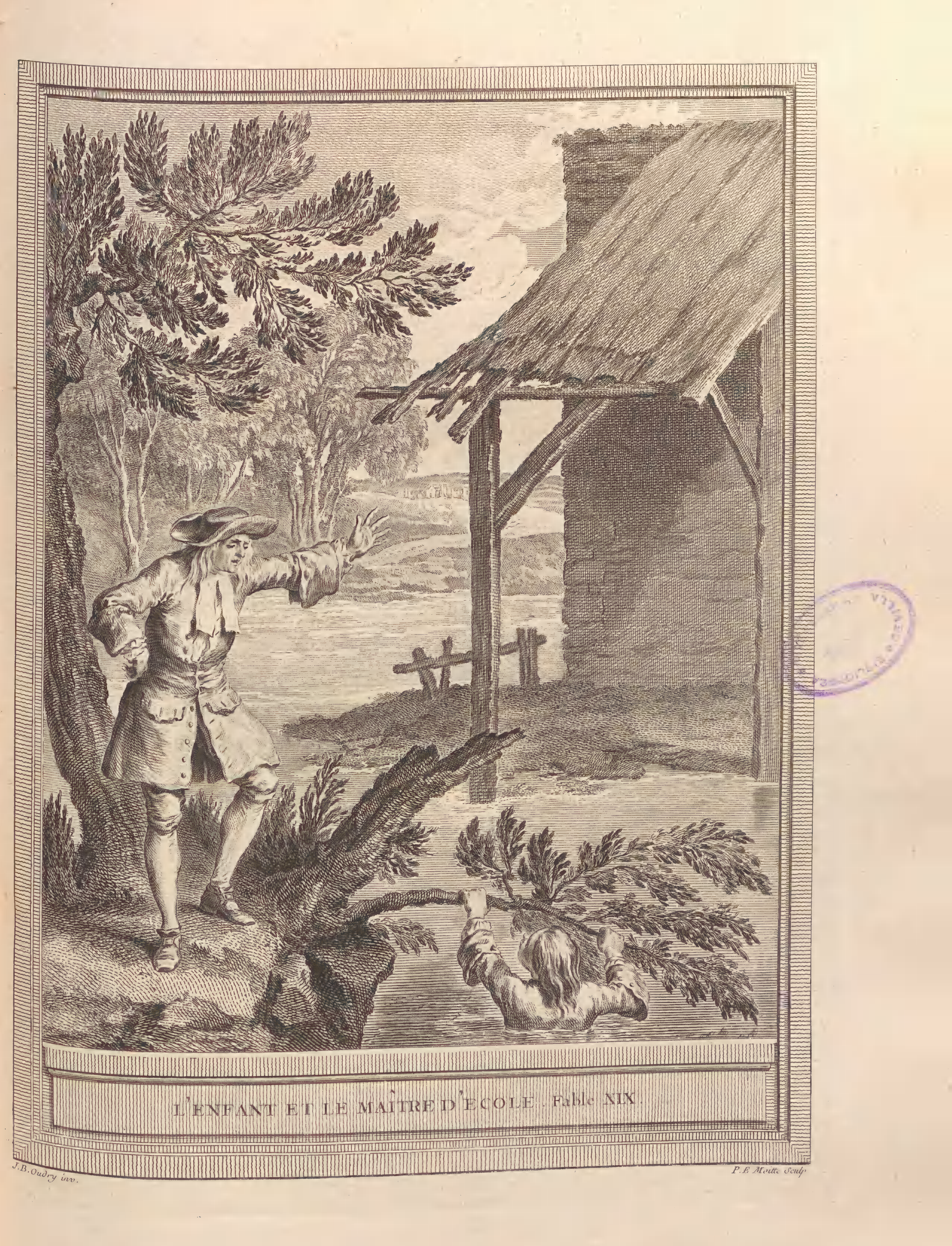
FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'École.

Dans ce récit je prétens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa cheoir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule;
Par cet endroit paſſe un Maître d'École.
L'enfant lui crie, au ſecours, je péris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſotiſe!
Et puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pédant,
Se peut connoître au diſcours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne ſont que ſonger
    Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
    Tu feras après ta harangue.


L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ECOLE . Fable XIX .
J.B. Oudry inv.
P.E. Moitte Sculp.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuſcrit, qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.





LE COQ ET LA PERLE. Fable XX.

J.B. Oudry inv. Chenu sculp.

FABLE XXI.

LES FRÊLONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connoît l'artiſan.

Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouverent:
Des Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Guêpe on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal-aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi! Dans les Frêlons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Guêpe ne ſachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle; &, pour plus de lumiére,
Entendit une fourmilliére.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente;
Depuis tantôt ſix mois que la cauſe eſt pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel ſe gâte.
Il eſt temps déſormais que le Juge ſe hâte.
N'a-t-il point aſſez léché l'Ours?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
Et de fratras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous:
On verra qui ſçait faire, avec un ſuc ſi doux,
Des cellules ſi bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir

Que cet art paſſoit leur ſçavoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainſi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on ſuivît la méthode!
Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de Code:
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l'huître eſt pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.





LES FRÉLONS ET LES MOUCHES A MIEL. Fable XXI.

J.B. Oudry inv. C Baquoy Sculp



FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roſeau:
Vous avez bien ſujet d'accuſer la Nature;
Un Roitelet pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête:
Cependant que mon front, au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt aquilon, tout me ſemble zéphir.
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſouci:
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté ſans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté juſque-là dans ſes flancs.
L'Arbre tient bon; le Roſeau plie:

Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Fin du premier Livre.





LE CHÊNE ET LE ROSEAU. Fable XXII.

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOÛT DIFFICILE.

Quand j'aurois en naiſſant reçu de Calliope
Les dons qu'à ſes Amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux menſonges d'Éſope:
Le menſonge & les vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe
Que de ſçavoir orner toutes ces fictions;
On peut donner du luſtre à leurs inventions:
On le peut, je l'eſſaie; un plus ſçavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup & répondre l'agneau:
J'ai paſſé plus avant, les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus autentiques
Et d'un ſtyle plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité:
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs reçut le ſage Ulyſſe,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impétueux,
Que ce coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie:
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce ſont des contes plus étranges,
Qu'un renard qui cajole un corbeau ſur ſa voix.
De plus, il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtyle.
Et bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
Songeoit à ſon Alcipe, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes moutons & ſon chien pour témoins.
Tircis qui l'aperçut, ſe gliſſe entre des ſaules;
Il entend la bergère adreſſant ces paroles
Au doux zéphir, & le priant
De les porter à ſon amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon cenſeur à l'inſtant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une aſſez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit cenſeur, te tairas-tu?
Ne ſçaurois-je achever mon conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats ſont malheureux:
Rien ne ſçauroit les ſatisfaire.

(Fable XXIII.)



CONTRE CEUX QUI ONT LE GOÛT DIFFICILE. Fable XXIII.

J.B. Oudry inv. C. Cochin aqua forti, Gaillard Caelo sculp.

FABLE II.

CONSEIL TENU PAR LES RATS.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit, chez la gent miſérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre;
Qu'il n'y ſçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monſieur le doyen.
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire;
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot:
L'autre: je ne ſçaurois. Si bien que ſans rien faire
On ſe quitta. J'ai maints chapitres vûs,
Qui pour néant ſe ſont ainſi tenus;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines;
Voire chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La Cour en Conſeillers foiſonne.
Eſt-il beſoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus perſonne.





CONSEIL TENU PAR LES RATS. Fable XXIV.

J. B. Oudry inv. R. Gaillard. Sculp.

FABLE III.

LE LOUP

PLAIDANT

CONTRE LE RENARD,

PARDEVANT

LE SINGE.

FABLE III.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD, PARDEVANT LE SINGE.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté;
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit: je vous connois de long-temps, mes amis,
Et tous deux vous pairez l'amende:
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne sçauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phédre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.



(*Fable* XXV.)

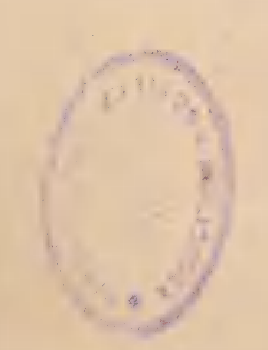


LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PARDEVANT LE SINGE . Fable XXV.

J.B. Oudry inv. D. Sornique sculp.

FABLE IV.

LES DEUX TAUREAUX *ET* UNE GRENOUILLE.



FABLE IV.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.
Hélas! On voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.



(*Fable XXVI.*)



LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE . Fable XXVI.

J.B. Oudry inv. C.N. Cochin p. sculp

FABLE V.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

Une Chauve-ſouris donna tête baiſſée,
Dans un nid de Belette : & ſi-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ? vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire ?
N'êtes-vous pas Souris ? Parlez ſans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi Souris ! Des méchans vous ont dit ces nouvelles :
Grace à l'Auteur de l'univers,
Je ſuis oiſeau : voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien, qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette aux oiſeaux ennemie.
La voilà derechef en danger de ſa vie.
La dame du logis, avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi, pour telle paſſer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiſeau ? c'eſt le plumage.
Je ſuis Souris : vive les Rats ;
Jupiter confonde les Chats.

Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.

Pluſieurs ſe ſont trouvés qui d'écharpe changeans,
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue.
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue.





LA CHAUVESOURIS ET LES DEUX BELETTES. Fable XXVII.

J.B. Oudry inv. P. Q. Chedel sculp.

FABLE VI.

L'OISEAU

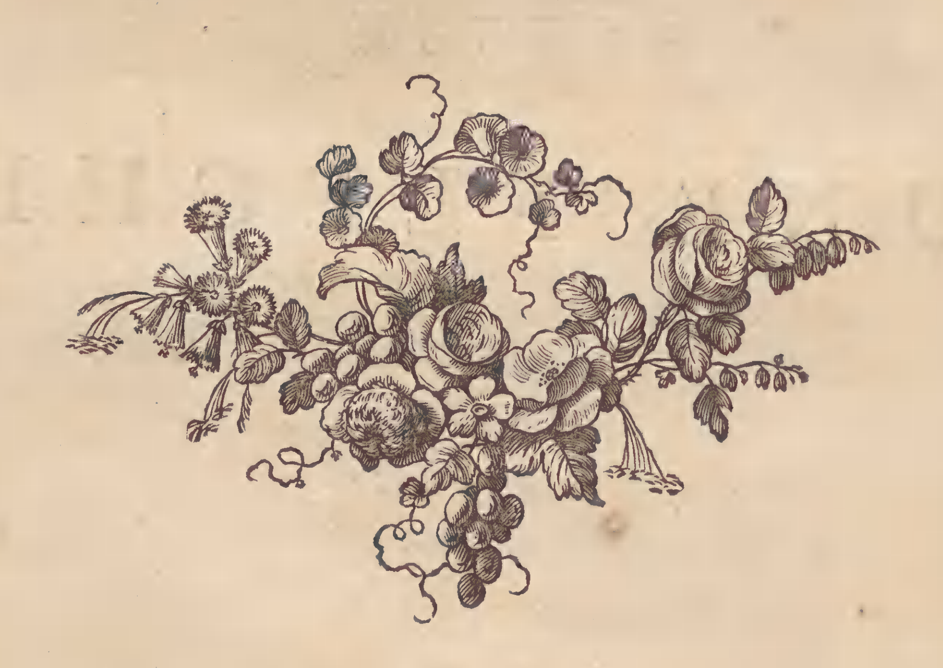
BLESSÉ

D'UNE FLÉCHE.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une fléche empennée,
Un Oiſeau déploroit ſa triſte deſtinée;
Et diſoit en ſouffrant un ſurcroît de douleur,
Faut-il contribuer à ſon propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance ſans pitié:
Souvent il vous arrive un ſort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.



(*Fable XXVIII.*)



L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLECHE. Fable XXVIII.

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.

FABLE VII.

LA LICE

ET

SA COMPAGNE.

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

Une Lice étant ſur ſon terme,
Et ne ſçachant où mettre un fardeau ſi peſant,
Fait ſi bien qu'à la fin ſa Compagne conſent
De lui prêter ſa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps ſa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine:
Ses petits ne marchoient, diſoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce ſecond terme échû, l'autre lui redemande
Sa maiſon, ſa chambre, ſon lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je ſuis prête à ſortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laiſſez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.



(*Fable* XXIX.)


LA LICE ET SA COMPAGNE . Fable XXIX .
J.B.Oudry inv.
P.E.Moitte Sculp



FABLE VIII.

L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'Aigle donnoit la chaſſe à maître Jean Lapin,
Qui droit à ſon terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Eſcarbot ſe rencontre en chemin.
Je laiſſe à penſer ſi ce gîte
Étoit ſûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant ſur lui, nonobſtant cet aſyle,
L'Eſcarbot intercede, & dit:
Princeſſe des oiſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compere.
L'oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire,
Enleve Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné,
Vole au nid de l'Oiſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance:
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; &, pour comble de rage,
Ne ſçait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain, ſa plainte au vent ſe perd:
Il fallut, pour cet an, vivre en mere affligée.
L'an ſuivant, elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut.
La mort de Jean Lapin, derechef eſt vengée.
Ce ſecond deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.

L'oiſeau qui porte Ganiméde,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que pour ſes intérêts,
Jupiter ſe verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note;
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte:
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſçut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert:
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hyver, & comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.





L'AIGLE ET L'ESCARBOT. Fable XXX.

J.B. Oudry inv. P. Aveline sculp.

FABLE IX.

LE LION ET LE MOUCHERON.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre :
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur, ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette & le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis, prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupéde écume, & son œil étincelle:
Il rugit: on se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du nâseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; & sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.

L'insecte, du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là, peut nous être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits:
L'autre, qu'aux grands périls tel a pû se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.



(*Fable* XXXI.)



LE LION ET LE MOUCHERON. Fable XXXI.

J.B. Oudry inv.

St. Fessard sculp.

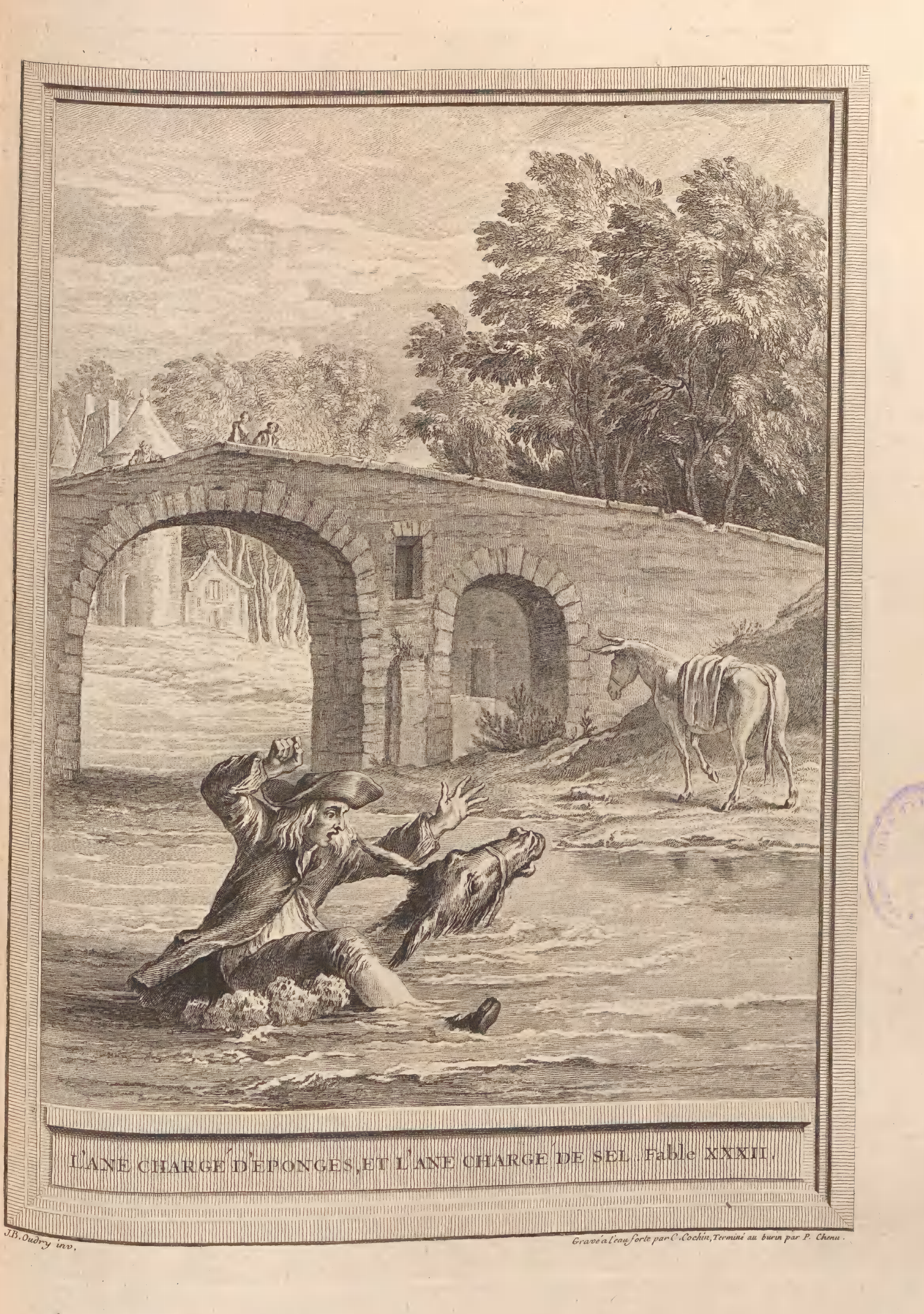
FABLE X.

L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL.

Un Anier, son sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins
Par monts, par vaux & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis s'échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant: l'Anier & le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,

Que l'Ane ſuccombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit, dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au ſecours: qui ce fut, il n'importe.
C'eſt aſſez qu'on ait vû par-là, qu'il ne faut point
Agir chacun de même ſorte.
J'en voulois venir à ce point





L'ANE CHARGÉ D'EPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL. Fable XXXII.

J.B. Oudry inv. *Gravé a l'eau forte par C. Cochin, Terminé au burin par P. Chenu.*

FABLE XI.

LE LION

ET

LE RAT.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la choſe en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre, aſſez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occaſion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au ſortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rêts,
Dont ſes rugiſſemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ſes dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.



(*Fable* XXXIII.)



LE LION ET LE RAT. Fable XXXIII.

J.B. Oudry inv. *Louis Legrand sculp.*

FABLE XII.

LA COLOMBE
ET
LA FOURMI.

FABLE XII.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

L'autre exemple eſt tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruiſſeau bûvoit une Colombe:
Quand ſur l'eau ſe penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau, par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve; & là-deſſus
Paſſe un certain croquant qui marchoit les pieds nuds:
Ce croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'Oiſeau de Vénus,
Il le croit en ſon pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du croquant avec elle s'envole.
Point de pigeon pour une obole.



LA COLOMBE ET LA FOURMI. Fable XXXIV.

J. B. Oudry inv.



FABLE XIII.

L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa cheoir
Au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?

Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au livre du deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce, que le hazard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes très-incertaines.
Quant aux volontés ſouveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſçait que lui ſeul ? Comment lire en ſon ſein ?
Auroit-il imprimé ſur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ſes voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la ſphére & du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaiſirs incapables ?
Et cauſant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils ſoient venus ?

C'eſt erreur, ou plutôt, c'eſt crime de le croire.
Le Firmament ſe meut, les Aſtres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours:
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
Sans que nous en puiſſions autre choſe inférer
Que la néceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les ſouffleurs tout d'un temps,
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop: revenons à l'hiſtoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger,
C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.





L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS. Fable XXXV.

J.B. Oudry inv. J. Ph. Le Bas sculp.

FABLE XIV.

Le Liévre et les Grenouilles.

Un Liévre en ſon gîte ſongeoit;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſonge?)
Dans un profond ennui ce Liévre ſe plongeoit:
Cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
Sont, diſoit-il, bien malheureux!
Ils ne ſçauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaiſir pur; toujours aſſauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.
Et la peur ſe corrige-t-elle?
Je croi même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainſi raiſonnoit notre Liévre;
Et cependant faiſoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un ſouffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiére,
Entend un léger bruit: ce lui fut un ſignal
Pour s'enfuir devers ſa taniére.
Il s'en alla paſſer ſur le bord d'un étang.
Grenouilles auſſi-tôt de ſauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma préſence
Effraie auſſi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard, adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; deſcens que je t'embraſſe.
Ne me retarde point, de grace:
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes ſans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dès ce ſoir;
Et cependant viens recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m'aſſure, ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoie.
Ils vont vîte, & ſeront dans un moment à nous.
Je deſcens, nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite eſt longue à faire.
Nous nous réjouirons du ſuccès de l'affaire
Une autre fois. Le galant auſſi-tôt
Tire ſes grégues, gagne au haut,

Mal-content de ſon ſtratagême.
Et notre vieux Coq, en ſoi-même,
Se mit à rire de ſa peur:
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeur.



(*Fable* XXXVII.)



LE COQ ET LE RENARD. Fable XXXVII.

Oudry inv. J. Ouvrier Sculp.

FABLE XVI.

LE CORBEAU
VOULANT IMITER
L'AIGLE.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiſeau de Jupiter enlevant un mouton;
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de ſacrifice.
On l'avoit réſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvrant des yeux,
Je ne ſçai qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me ſerviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutoniére créature
Peſoit plus qu'un fromage; outre que ſa toiſon
Étoit d'une épaiſſeur extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de Polyphême.
Elle empêtra ſi bien les ſerres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ſes enfans pour ſervir d'amuſette.

Il faut ſe meſurer, la conſéquence eſt nette.
Mal prend aux volereaux, de faire les voleurs.
L'exemple eſt un dangereux leure.
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands ſeigneurs:
Où la guêpe a paſſé, le moucheron demeure.

(*Fable XXXVIII.*)



LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE. Fable XXXVIII.

J.B. Oudry inv.

C. Cochin aqua forti, R. Gaillard Caelo, Sculpserunt



FABLE XVII.

LE PAON

SE PLAIGNANT

A JUNON.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant a Junon.

Le Paon ſe plaignoit à Junon.
Déeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que je me plains, que je murmure:
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature:
Au lieu qu'un Roſſignol, chétive créature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatans,
Eſt lui ſeul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colere:
Oiſeau jaloux, & qui devrois te taire,
Eſt-ce à toi d'envier la voix du Roſſignol,
Toi, que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent ſortes de ſoies,
Qui te panades, qui déploies
Une ſi riche queue, & qui ſemble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire?
Eſt-il quelque oiſeau ſous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés;
Nous vous avons donné diverſes qualités:
Les uns ont la grandeur & la force en partage;
Le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage;
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous ſont contens de leur ramage.
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

(*Fable* XXXIX.)



LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON. Fable XXXIX.

J.B. Oudry inv. *P. E. Moitte Sculp.*

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un Homme chériſſoit éperdument ſa Chatte,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux:
Il étoit plus fou que les fous.
Cet Homme donc, par prieres, par larmes,
Par ſortiléges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Deſtin,
Que ſa Chatte, en un beau matin,
Devient Femme; & le matin même,
Maître ſot en fait ſa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte:
Il n'y trouve plus rien de Chatte;
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout,
La croit Femme en tout & par tout.
Lorſque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublerent le plaiſir des nouveaux mariés.
Auſſi-tôt la Femme eſt ſur pieds:
Elle manqua ſon aventure.
Souris de revenir; Femme d'être en poſture.
Pour cette fois, elle accourut à point:
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.

Il ſe moque de tout : certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
On le veut déſaccoutumer ;
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſçauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étriviéres
Ne lui font changer de maniéres ;
Et fuſſiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.





LA CHATE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME. Fable XI.

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.

FABLE XIX.

LE LION ET L'ÂNE *CHASSANS.*

FABLE XIX.

LE LION ET L'ÂNE CHASSANS.

Le Roi des animaux ſe mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit ſa fête.
Le gibier du Lion ce ne ſont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons & beaux.
Pour réuſſir dans cette affaire,
Il ſe ſervit du miniſtere
De l'Ane, à la voix de Stentor.
L'Ane à meſſer Lion fit office de cor.
Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon
Les moins intimidés fuiroient de leur maiſon.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de ſa voix;
L'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable.
La frayeur ſaiſiſſoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien ſervi dans cette occaſion?
Dit l'Ane, en ſe donnant tout l'honneur de la chaſſe.
Oui, reprit le Lion, c'eſt bravement crié.
Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race,
J'en ſerois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût oſé, ſe fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juſte raiſon:
Car qui pourroit ſouffrir un Ane fanfaron?
Ce n'eſt pas là leur caractere.

(*Fable* XLI.)



LE LION ET L'ANE CHASSANS . Fable XLI .

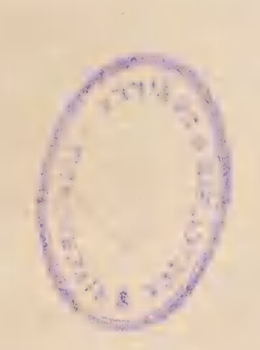
J.B. Oudry inv. *J.J. Flipart Sculp.*

FABLE XX.

TESTAMENT

EXPLIQUÉ

PAR ÉSOPE.



FABLE XX.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE.

Si ce qu'on dit d'Éſope eſt vrai,
C'étoit l'oracle de la Gréce:
Lui ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Aréopage. En voici, pour eſſai,
Une hiſtoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuſe, une coquette,
La troiſiéme avare parfaite.
Cet homme par ſon teſtament,
Selon les loix municipales,
Leur laiſſa tout ſon bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne poſſéderoit plus ſa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au teſtament, ſans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du teſtateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
Ne poſſédera plus ſa part héréditaire,
Il lui faudra payer ſa mere?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire eſt conſultée; & tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas

En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus;
Et conſeillent aux héritieres
De partager le bien, ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve:
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi réglée, on compoſa trois lots:
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſés ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de Malvoiſie,
Les eſclaves de bouche; & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie;
La maiſon de la ville, & les meubles exquis,
Les eunuques & les coëffeuſes,
Et les brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire,
Que peut-être pas une ſœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainſi, chacune prit ſon inclination,
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Éſope ſeul trouva
Qu'après bien du temps & des peines,

Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! Ce peuple qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un teſtateur! Ayant ainſi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux ſœurs d'agréable:
A la coquette l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes:
La biberonne eut le bêtail:
La ménagere eut les coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus ſûr, pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien:
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent:
Pairoient leur mere tout comptant;
Ne poſſéderoient plus les effets de leur pere,
Ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eut plus de ſens,
Qu'une multitude de gens.

Fin du ſecond Livre.



(*Fable* XLII.)



TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ESOPE. Fable XLII.

J.B. Oudry inv. J.Ph. Le Bas sculp.



FABLES CHOISIES.

LIVRE TROISIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

A. M. D. M.

L'invention des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece:
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes:
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé:
Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins;
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)
Racan commence ainſi: dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez ſçavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrés avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me réſoudrai-je? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la province établir mon ſéjour?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes:
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.

Si je ſuivois mon goût, je ſçaurois où buter;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus: contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit:
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre!
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus Ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meûnier, à ces mots, connoît ſon ignorance.
Il met ſur pieds ſa bête, & la fait détaler.
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meûnier n'en a cure.
Il fait monter ſon fils, il ſuit; & d'avanture
Paſſent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
Oh là, oh, deſcendez que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez laquais à barbe griſe.
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit: c'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Évêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,

L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: ces gens ſont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups;
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniére
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux;
L'Ane, ſe prélaſſant, marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit: eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode?
Qui de l'Ane, ou du maître, eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane:
Nicolas, au rebours: car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets! le Meûnier repartit,
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue:
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courrez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.





LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII.

J.B. Oudry inv.

C. Cochin aqua forti, P. Chenu cælo sculpserunt.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ANE. A M. D. M. Fable XLIII. 2e planche.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. aqua forti, N. Dupuis caelo, sculpserunt.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A M.D.M. Fable XLIII. 3^e^ *planche*.

J.B. Oudry inv. *J.J. Flipart Sculp.*



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII. 4.e *planche.*

J.B. Oudry inv. *P.F. Martenasie sculp.*



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ANE. A. M. D. M. Fable XLIII. 5.e planche.

J. B. Oudry inv. *Laur. Cars sculp.*

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Meſſer Gaſter en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux réſolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme:
Et pour qui? pour lui ſeul: nous n'en profitons pas;
Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons, c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur:
Chaque membre en ſouffrit: les forces ſe perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le laboureur, donne paye au ſoldat,

Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'État.
Menenius le ſçut bien dire:
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité:
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté;
Les tributs, les impots, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté.
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.





J. B. Oudry inv.

P. E. Moitte Sculp.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moi qui ſuis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa perſonne étant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſés ſur ſa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu ſur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Choſe qu'il croyoit néceſſaire;
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du Paſteur contrefaire la voix:
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet eſclandre,
Empêché par ſon hoqueton,

Ne put ni fuir, ni ſe défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup:
C'eſt le plus certain de beaucoup.

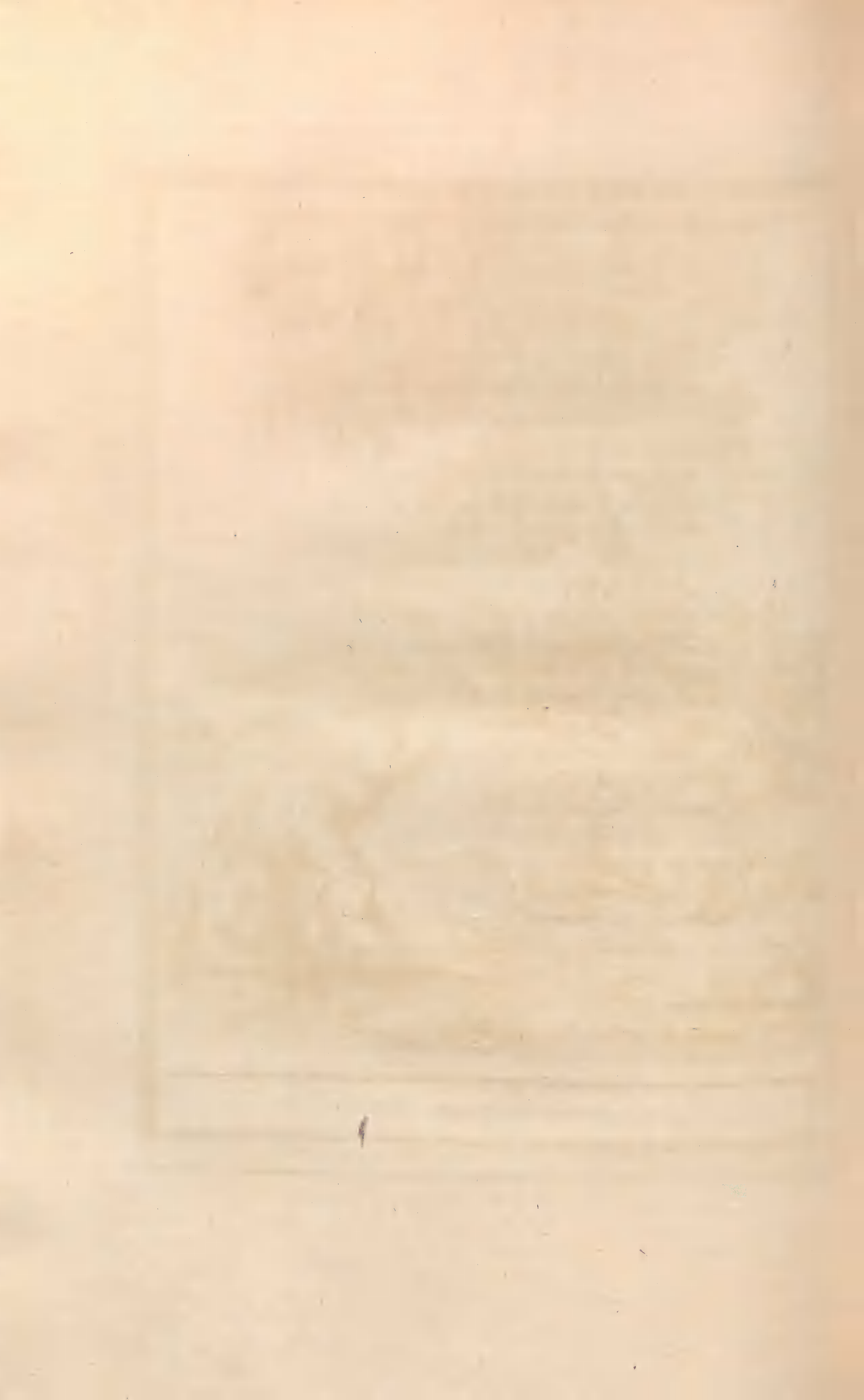


(*Fable* XLV.)



LE LOUP DEVENU BERGER . Fable XLV.

J.B. Oudry inv. M. Aubert Sculp.



FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles ſe laſſant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s'avanturant,
Oſa bien quitter ſa taniére.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliére;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiére
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à ſon plaiſir:
Et Grenouilles de ſe plaindre;

Et Jupin de leur dire : & quoi, votre deſir
A ſes loix croit-il nous aſtraindre ?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement :
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que votre premier Roi fût débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.





LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROY. Fable XLVI.

J.B. Oudry inv. P.Q. Chedel sculp.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc, des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez;
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: que ferons-nous, compere?
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je ſortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue
Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.
Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon,
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Deſcendu dans ce puits. Or adieu, j'en ſuis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:

Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chofe il faut confidérer la fin.



(*Fable* XLVII.)



LE RENARD ET LE BOUC. Fable XLVII.

J.B. Oudry inv.

J. Pelletier sculp.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laye, et la Chatte.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux;
La Laye au pied, la Chatte entre les deux:
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chatte détruiſit, par ſa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible guéres.
Voyez-vous à nos pieds fouïr inceſſamment
Cette maudite Laye, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés:
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurés.
S'il m'en reſtoit un ſeul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en géſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits;
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chatte en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits; la Laye encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez ſoi, l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oiſeau royal, en cas de mine;
La Laye, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout: il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour meſſieurs les Chats.

Que ne ſçait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe, à mon avis.





L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATE. Fable XLVIII.



FABLE VII.

L'IVROGNE *ET* SA FEMME.

FABLE VII.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Chacun a ſon défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me ſouvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus
Altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'eſt-ceci ? ma femme eſt-elle veuve ?
Là-deſſus, ſon épouſe, en habit d'Alecton,
Maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de ſa biére,
Lui préſente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniére
Qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu ? dit-il à ce phantôme.
La célériére du royaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, ſans ſonger,
Tu ne leur portes point à boire ?

(*Fable* XLIX.)


L'YVROGNE ET SA FEMME. Fable XLIX.
J.B. Oudry inv.
P.F. Tardieu sculp.



FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée;
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or avifons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cafes étroites;
Et ces palais fi grands, fi beaux, fi bien dorés?
Je me fuis propofé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eft rien, dit l'Aragne, aux cafes qui me plaife.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à fon aife.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaifir fur l'orteil d'un pauvre homme,
Difant: je ne crois pas qu'en ce pofte je chomme,
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me fomme.
L'Aragne cependant fe campe en un lambris,
Comme fi de ces lieux elle eut fait bail à vie,
Travaille à demeurer: voilà fa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une fervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiffue; autre coup de balai.
Le pauvre beftion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain effai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureufe mille fois
Que la plus malheureufe Aragne.

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt foüir, hoüer. Goutte bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demi penſée.
Oh! je ne ſçaurois plus, dit-elle, y réſiſter.
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter:
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit ſe loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte,
Et fit très-ſagement de changer de logis.





LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE. Fable L.

J.B. Oudry inv. P. Surugue filius sculp.



LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE. Fable, I. 2e. Planche.

J. B. Oudry inv. P. Q. Chedel Sculp.



FABLE IX.

LE LOUP
ET
LA CICOGNE.

FABLE IX.

LE LOUP ET LA CICOGNE.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'Opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os: puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais sous ma patte.





LE LOUP ET LA CICOGNE . Fable LI.

J.B. Oudry inv. P. Avelines sculp.



FABLE X.

LE LION *ABATTU* PAR L'HOMME.



FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On expoſoit une peinture,
Où l'artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature,
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſçavoient peindre.



(*Fable* LII.)



LE LION ABATTU PAR L'HOMME. Fable LII.

J. B. Oudry inv. Pasquier Sculp.

FABLE XI.

LE RENARD

ET

LES RAISINS.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre;
Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?



(Fable LIII.)



LE RENARD ET LES RAISINS . Fable LIII.

FABLE XII.

LE CYGNE
ET
LE CUISINIER.

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oiſon:
Celui-là deſtiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour ſon goût: l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſés du château faiſant leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cygne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau, prêt à mourir, ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur en ſoupe!
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.



(*Fable* LIV.)



LE CIGNE ET LE CUISINIER . Fable LIV.

J.B. Oudry inv. P. Aveline sculp.

FABLE XIII.

LES LOUPS *ET* LES BREBIS.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix ſe conclut donc: on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps que meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas;
Étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecrétement.
Les Chiens qui, ſur leur foi, repoſoient ſûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut ſi tôt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux, un ſeul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoi,
J'en conviens: mais de quoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi?

(*Fable LV.*)


LES LOUPS ET LES BREBIS . Fable LV.

J.B. Oudry inv. M. Aubert sculp.



LES LOUPS ET LES BREBIS. Fable LV. 2.e planche.

J.B. Oudry inv. C.N. Cochin p. aquâ forti, J.B. Teucher caelo, sculpserunt.

FABLE XIV.

LE LION DEVENU VIEUX.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antiqueároueſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets,
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant, lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah! c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.



(Fable LVI.)



LE LION DEVENU VIEUX. Fable LVI.

J.B. Oudry inv. C. Baquoy Sculp.

FABLE XV.

PHILOMÉLE

ET

PROGNÉ.

FABLE XV.

Philoméle et Progné.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta;
Et, loin des villes, s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philoméle.
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe:
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire?
Ah! reprit Philoméle, en eſt-il de plus doux?
Progné lui repartit: Et quoi, cette muſique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en ſouvient bien davantage.



(*Fable* LVII.)



PHILOMELE ET PROGNÉ Fable LVII.

J.B. Oudry inv.

P.E. Moitte Sculp.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent: ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici, n'eſt point hors de propos,
Puiſqu'il s'agit, en cette Fable,
D'une Femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son Époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme aperçu nulle trace;
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit: non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plutôt en arriere.
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre ſorte.
Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſçai s'il avoit raiſon;
Mais que cette humeur ſoit, ou non,
Le défaut du ſexe & ſa pente;

Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.





LA FEMME NOYÉE. Fable LVIII.

J.B. Oudry inv. P. E. Moitte Sculp.

FABLE XVII.

LA BELETTE

ENTRÉE

DANS UN GRENIER.

FABLE XVII.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiſelle Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle ſortoit de maladie.
Là, vivant à diſcrétion,
La Galante fit chere lie,
Mangea, rongea: Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
Graſſe, maflue, & rebondie.
Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou;
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe:
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir:
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.





LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER. Fable LIX.

J.B. Oudry inv.

A. Chevilet sculp





LE CHAT ET UN VIEUX RAT, Fable LX.

J.B. Oudry inv. *J.H. Rode sculp.*

FABLE XVIII.

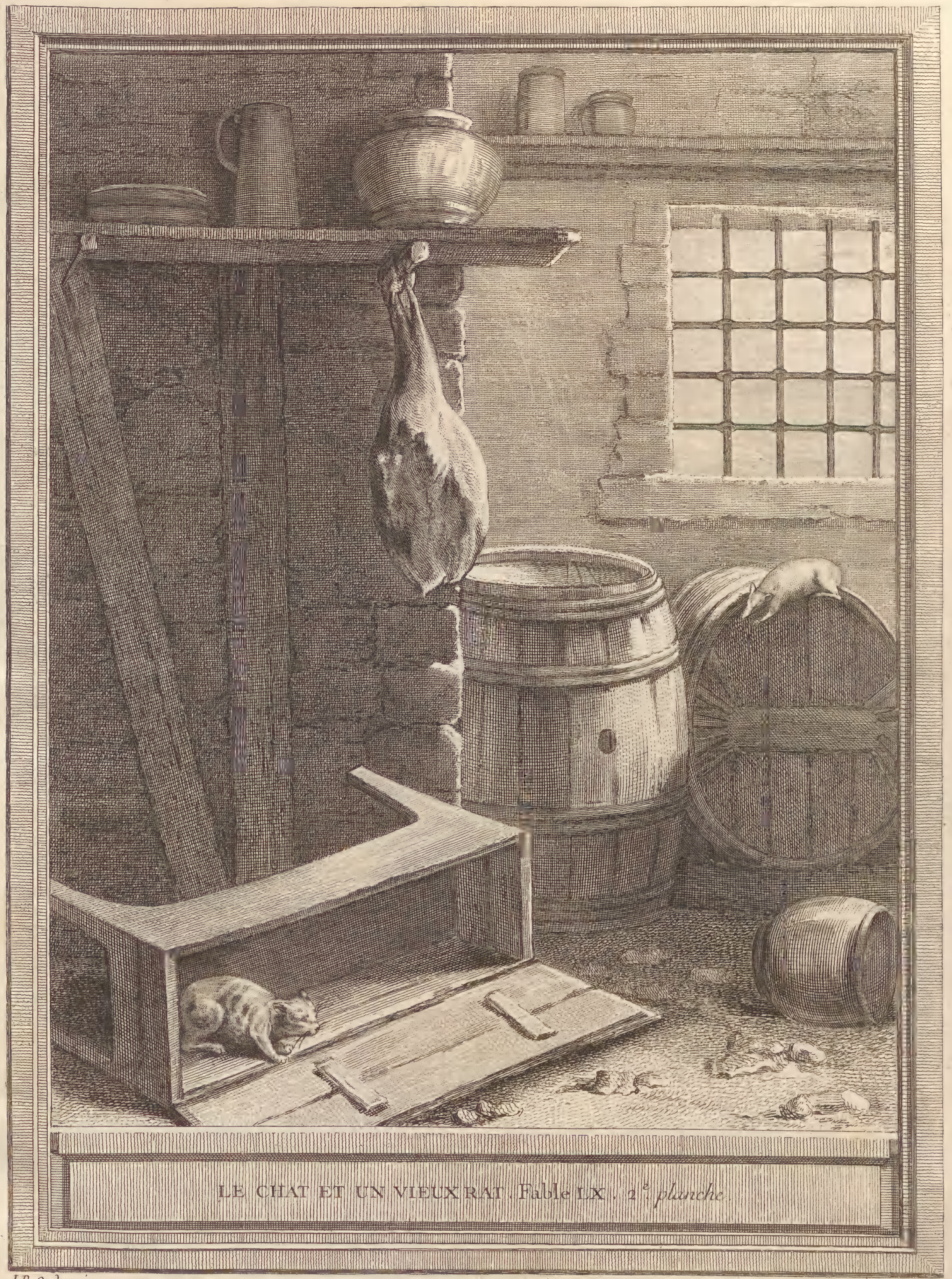
LE CHAT ET UN VIEUX RAT.

J'ai lû, chez un conteur de fables,
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers miſérables.
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de ſouris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
La mort aux rats, les ſouricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les ſouris étoient priſonnieres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher;
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la pate.
Le peuple des ſouris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis, reſſortant, font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite; & ſur ſes pieds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.

Nous en ſçavons plus d'un, dit-il, en les gobant:
C'eſt tour de vieille guerre; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai. Notre maître Mitis,
Pour la ſeconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit ſa robe, & s'enfarine;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trote-menu s'en vient chercher ſa perte:
Un rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il ſçavoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des chats:
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'être farine;
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'approuve ſa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et ſçavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſûreté.

Fin du troiſiéme Livre & du premier Volume.





LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX. 2.e *planche*

J.B. Oudry inv. Menil sculp.





